

Table des matières

Présentation et résumé.....	1
Prémises fondamentales mobilisées.....	2
Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination.....	4
Nécessités de la nature et de sa nature.....	5
Perception de nécessités « divines » ?.....	6
Perceptions subjectives des choses dont des « nécessités de la nature ».....	6
Caractérisation du Savoir et de la scientificité.....	7
Caractérisation de la croyance.....	8
Caractérisation de l'intuition.....	9
De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien.....	10
Caractérisation de l'imagination.....	11
Accord sur une « vérité ».....	12
« Jeux de langage » vs « raison ordinaire ».....	14
La Raison, ou logique ordinaire, détermine la langue ordinaire.....	17
Thèses communes de nos différentes approches.....	22
Annexe : raison « ordinaire » ou « vague » ou « de vivre ».....	25
Annexe : le capitalisme, une croyance fautive rationalisée.....	28
Annexe : examen de jeux de langage ; multiples variantes.....	29

Cet article (D-g) *philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire* est sous Creative Commons BY-SA 4.0.

Cet article appartient à la rubrique [discussions d'autres approches et sujets](#) de notre cahier de recherche [actualisation puis mobilisation de spinoza dans les sciences sociales](#).

Pour être sûr de lire la version la plus récente, cliquez [ICI](#)

« Lorsque les choses humaines sont à l'étroit dans les mots, le langage éclate »

Witold Gombrowicz (Opérette (1967)).

Présentation et résumé

Le titre de cet article renvoie à la « philosophie du langage ordinaire » et à un de ses concepts clé, les « jeux de langage », concept que nous analysons avec notre concept de « raison ordinaire » ou « logique ordinaire » permettant de se prémunir du « préjugé de la pureté cristalline » de la logique que dénonce Wittgenstein¹.

Cette analyse est faite en mobilisant [nos thèses](#) établies à partir de notre lecture de Spinoza et qui constituent notre référentiel épistémique pour aborder de nombreux sujets de sciences humaines en se fondant donc sur une « philosophie pratique »² mobilisant Spinoza. Ces thèses sont établies et présentées dans nos articles [Prémises fondamentales pour toute SHS](#) et [Thèses communes pour toute SHS](#).

¹ Wittgenstein : *Investigations philosophiques*, 107-108

² Deleuze : *Spinoza philosophie pratique* (Edition de minuit, 1981)

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

Ces deux articles, exposant *nos thèses*, mobilisent nos deux articles fondateurs à propos de la raison chez Spinoza : *Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose* et *Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza*.

A partir des articles cités et de *nos thèses*, le présent article développe, dans une première partie, les concepts clés suivants : « vrai » extrinsèque et intrinsèque, nécessités de la nature, savoir et scientificité, croyance, intuition, imagination. Ces concepts permettent de prendre acte que les raisons et les logiques sont de toute sorte, difficiles à qualifier ou non d'« ordinaires ».

Ensuite, dans une deuxième partie et à partir de ces concepts posés, cet article discute l'approche philosophique mobilisant les concepts de « langage ordinaire » et de « jeux de langage », au regard de ce qu'ils permettent d'exprimer, à savoir des raisons et des logiques de toute sorte, « ordinaires » ou non.

Enfin, les « raisons ou logiques ordinaires » ainsi établies étant exprimées par des gens à priori « ordinaires », le dernier chapitre analyse l'usage et l'évolution de leur langue et langage à priori « ordinaire » pour « mieux » exprimer leurs « raisons ou logiques ordinaires ».

Cette deuxième partie mobilise beaucoup Ch. Chauviré pour aborder plus facilement Wittgenstein. Dans certains des articles cités, Ch. Chauviré associe Wittgenstein et Peirce³. Cela nous conduit, dans l'annexe *raison « ordinaire » ou « vague » ou « de vivre »*, à considérer rapidement Peirce au regard de nos thèses.

La thèse principale qui sous-tend notre article est que, parmi *les choses humaines*, les « raisons ou logiques ordinaires » déterminent le « langage ordinaire », jusqu'à le faire *éclater*⁴, et non l'inverse, de même qu'elles déterminent toutes les autres *activités et « formes de vie »*⁵. Ainsi, nous substituons une philosophie de la « raison ou logique ordinaire » à une philosophie « du langage ordinaire ».

Prémises fondamentales mobilisées

Dans cet article, nous mobilisons plus particulièrement cinq thèses de nos *thèses* :

(0-a) Les humains sont perçus sous 2 attributs : (a-) le corps, (b-) la pensée selon 2 modes (affects et entendement) et c'est tout⁶.

(0-b) Les institutions humaines se perçoivent par (1-) tous les humains concernés par celles-ci, (2-) la pensée (affects et entendement) dite dominante qui inspire leurs organisations⁷.

Remarque : Notre approche est phénoménologique⁸ : l'humain perçoit des affections provoquant toutes sortes d'idées de celles-ci et toutes sortes d'affects passifs ou actifs. Ces affections peuvent être perçues comme étant ou non des nécessités de la nature et de sa nature. Dans le paragraphe Necessités de la nature et de sa nature, nous explicitons les critères pour qu'une affection soit perçue comme provoquée par une « nécessité de la nature et de sa nature ».

3 Notamment dans *Peirce et la signification* (1995) et *Rorty lecteur de Peirce et Wittgenstein (Sur un article de jeunesse de Rorty)* Dans *Revue française d'études américaines* 2010/2 (n° 124)

4 D'après la citation de Witold Gombrowicz (*Opérette* (1967)) : « Lorsque les choses humaines sont à l'étroit dans les mots, le langage éclate »

5 « Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie » (Wittgenstein, *Ibid*).

6 Spinoza, scolie E2-P21 : « l'esprit et le corps, c'est un seul et même individu, que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue »

7 Organisation écrite ou non : organigramme, routines, procédures, lois, etc.... cf *duality of structure* de A. Giddens *The Constitution of Society* (1984) - (La Constitution de la société, publié en France par les Presses Universitaires de France)

8 « Pour le courant phénoménologique, il n'y a pas de « réalité » hors de sa construction par le sujet percevant. » (Wikipedia)

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

(2-) à propos de toute chose, (a-) beaucoup d'individus sont poussés par leur affects à s'associer et donc nécessairement à se comprendre (sans forcément s'accorder)), (b-) beaucoup d'individus et d'organisations désirent connaître, comprendre et se comprendre, prévoir, prédire, désirent alors être sous la conduite d'une raison, à savoir d'une connaissance du 2. genre, très mobilisée dans les sciences « dures », mais souvent aussi désirent s'appuyer sur ou se satisfont d'une connaissance du 1. genre, à savoir imagination et opinions⁹ ;

Remarques : les quatre types d'entendement ou connaissance¹⁰ et les quatre modes de perception de l'entendement¹¹ présentés par Spinoza dans le T.R.E. expliquent, comme bien d'autres plus tard¹², que la raison, l'entendement, la connaissance des humains est toujours imparfaite et à discuter. Nous évitons donc le « préjugé de la pureté cristalline »¹³ de la logique que dénonce Wittgenstein.

(3-) beaucoup d'individus et d'organisations s'attachent à distinguer à propos de toute chose (a) ce qui est loi ou nécessité de la nature de cette chose et d'eux-même, et (b) ce qui est du fait d'institutions humaines à propos de cette chose. Ils acceptent de « faire avec » les affections procédant de (a), les affections procédant de (b) pouvant leur provoquer de multiples affects : adhésion, soumission, révolte, indignation selon leur ingenium¹⁴ et les affections du moment ;

(4-) à propos de toute chose, chacun, dont le chercheur, désire construire SA raison¹⁵ ou faire sienne une raison d'un autre, à savoir un édifice d'idées cohérentes, consistantes et pas trop incomplètes à propos de cette chose. Cela n'est possible que si, consciemment ou non, cet édifice d'idées est fondé sur des prémisses qui, in fine, (a-) dérivent de ce qu'il perçoit comme nécessités de la nature de cette chose et ses propres nécessités ou (b-) sont poussées par ses affects, dont ceux relatifs à l'imitation des affects et à la puissance de la multitude, ou (c-) prennent en compte les prémisses (a-) à (c-) des autres humains concernés par la chose¹⁶ ;

Remarques: (0-) l'analogie d'un édifice fondé sur des prémisses ne conduit pas à dire que les prémisses sont toutes posées avant d'en déduire des idées. Cela peut certes se concevoir (ex : poser les prémisses d'une mathématique, démarche déductive), mais des idées peuvent être formulées d'abord, idées perçues assez cohérentes entre elles pour « remonter » en tâtonnant jusqu'à quelques prémisses cohérentes avec toutes les idées formulées (ex : démarche inductive ou abductive en sciences expérimentales ou en SHS ; démarche artistique).

(a-) Ces prémisses peuvent être des préjugés, des lieux communs ou doxa, des énoncés d'escrocs. L'édifice d'idées construit avec ces prémisses, même si ça se tient à peu près, peut être une théorie

9 Ces « connaissances » peuvent être fondées sur des préjugés, des prénotions (Durkheim), des doxa (Bourdieu), de « fictions » ou de « mythes » (Y.N. Harari), d'énoncés taxés de folie : comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade »* », *ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme.* », à savoir toutes SES « raisons ».

10 E2-P40 scolie 2: (1-) *connaissance par expérience vague* (choses particulières qui nous sont représentées par les sens d'une façon tronquée, confuse, et sans ordre pour l'entendement) ; (2-) *connaissance du premier genre, opinion, ou Imagination* ; (3-) *Raison et connaissance du second genre* (notions communes et idées adéquates des propriétés des choses) ; (4-) *Science intuitive* (connaissance adéquate de l'essence des choses)

11 TRE (IV. *Les différents modes de perception*, paragraphes 11 à 14) : (1-) par ouïe-dire, (2-) par expérience vague, (3-) par perception où nous concluons une chose d'une autre chose, mais non d'une manière adéquate et enfin (4-) qui nous fait saisir la chose par la seule vertu de son essence, ou bien par la connaissance que nous avons de sa cause immédiate.

12 Ex : Gödel et ses deux théorèmes d'incomplétude démontrant qu'aucune mathématique ne peut respecter parfaitement les trois critères de G. Frege (complétude, cohérence, décidabilité).

13 « *La pureté cristalline de la logique ne s'était pas donnée à moi comme résultat d'une investigation, c'était une exigence* » (Wittgenstein *Investigations philosophiques*, 107-108).

14 « *L'ingenium pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement* » (p. 99) in Chantal Jaquet, *Les trans-classes ou la non reproduction*, PUF 2014 ; Spinoza parle de l'ingenium du peuple juif dans le TTP, ingenium dont un affect prépondérant est d'être rebelle.

15 Voir également L'idée de « subjectivités multiples et diverses » de Ernesto Laclau

16 Ces prémisses (c-) sont nécessaires pour toute recherche en SHS, mais aussi, par exemple, pour des choses du type stratégie de maintien de l'ordre ou stratégie politique et sociale.

fumeuse, mais difficile à remettre en cause tellement ça se tient.

(b-) *C'est dans le cadre d'un édifice d'idées que nous disons qu'une idée est vraie intrinsèquement : une idée énoncée dans cet édifice est vraie intrinsèquement si elle est adéquate à toutes les idées déjà déclarées vraies dans cet édifice et donc adéquate aux prémisses de cet édifice. Sinon, cette idée est soit fausse, soit indécidable dans cet édifice (mais peut-être décidable dans un autre édifice).*

(c-) Dans notre article [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#), nous disons que l'essence d'une chose est une idée conçue. Cette idée d'essence ne peut être conçue que si « l'édifice d'idées » à propos de cette chose se tient à peu près : pour concevoir l'essence d'une chose, il est nécessaire que cette chose puisse être perçue ayant une certaine cohérence et complétude, permettant au moins de croire qu'elle est comprise. Nous posons alors que l'essence de cette chose est l'ensemble des prémisses sur lesquelles repose l'édifice d'idées à propos de celle-ci¹⁷.

(d-) Pour nous, toute idée est poussée, in fine, par des affects provoquées par des affections, y compris une idée « d'essence d'une chose ».

(6-) les raisons pour toute chose étant possiblement multiples, car fondées sur des prémisses différentes voir incommensurables, (a-) le « vrai » ou le « faux »¹⁸, le « bon » ou le « mauvais »¹⁹, le « juste » ou l' « injuste », la « raison » ou la « folie »²⁰ ne se conçoivent que fondés sur les prémisses d'une raison souhaitée²¹, (b-) tout « accord » n'est pas forcément fondé sur la raison (délibération habermassienne)²² mais peut être le résultat de toutes sortes d'affections, dont des rapports de force contraignants ou des manipulations et considérations affectives, en particulier lorsque la raison des uns se fonde sur des prémisses très déterminantes pour eux mais ignorées ou bafouées par la raison des autres, autre raison fondée également sur des prémisses très déterminantes mais antagonistes.

En s'appuyant sur ces cinq thèses, base de notre référentiel, nous proposons de définir les concepts relatifs au savoir, à la croyance, à l'intuition, à l'imagination.

Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination

Compte tenu des débats philosophiques millénaires sur l'idée de nature et l'importance de l'idée

17 Ex : pour nous, l'essence de l'homme comprend notre [thèse \(0-a\)](#). Selon wikipedia, « Chez Heidegger, l'essence de l'homme consiste à se comprendre en tant qu'être-là, i.e. en tant qu'existence ». C'est une autre idée de l'essence de l'homme.

18 « Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà » (Pascal, Les Pensées)

19 Scolie de E3-P39 : « Par bien, j'entends ici tout genre de joie, et, de plus, tout ce qui conduit à celle-ci, et principalement ce qui satisfait un désir, quel qu'il soit ; par mal, d'autre part, tout genre de tristesse, et principalement ce qui frustre un désir. Nous avons, en effet, montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9) que nous ne désirons nulle chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne, mais, au contraire, que nous appelons bon ce que nous désirons ; et conséquemment ce que nous avons en aversion, nous l'appelons mauvais. C'est pourquoi chacun, d'après son propre sentiment, juge ou estime ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui est meilleur, ce qui est pire, et enfin ce qui est le meilleur ou ce qui est le pire ». Parmi les prémisses de toute raison, il y a celles poussées par les désirs et c'est sous la conduite de sa raison que chacun juge et essaye d'obtenir ce qu'il désire.

20 Comme M. Foucault (Binswanger et l'analyse existentielle (1954)) nous considérons que « Le monde d'un homme « malade » », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons », sa vision du monde.

21 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition ». Avec notre thèse, ces « standards » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « traditions ».

22 Si tout accord sur tout sujet était construit ainsi, ce serait l'anarchisme « positif » idéal selon C. Malabou dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (PUF, 05/01/2022) : Aucun commandement, que du consensus horizontal.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

vraie telle que définie dans l'axiome 6 de E2²³, nous rappelons tout d'abord notre conception de « *nécessité de la nature et de sa nature* » de notre article [Prémises fondamentales pour toute SHS](#) .

Nous présentons ensuite le concept de connaissance et évoquons rapidement ses variantes que sont la croyance, l'intuition et l'imagination. A propos de la connaissance, nous proposons de caractériser le savoir et la scientificité en y enveloppant la « vérité » et le « vrai ».

Nécessités de la nature et de sa nature

Nous considérons que le concept de « *nécessités de la nature* » est primordial pour Spinoza. Il apparaît dès la définition de la liberté, de la « *libre nécessité* » (E1-D7²⁴ et lettre 58 à Shuller). Nous en élargissons le contenu à partir des considérations sur ce concept de notre article [critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits](#).

Nous retenons a priori trois critères de perception d'une chose comme *nécessités de la nature* dont la nature de chacun : (1-) la chose qui affecte est perçue comme ayant existé ou existante ou existera sans cause humaine et sans, a priori, des causes humaines qui pourraient la modifier radicalement, (2-) la chose est un fait, un événement considéré comme avéré, qu'il soit d'origine « naturel » et/ou « humaine », (3-) le manque ou l'obtention de l'affection de cette chose provoque des affects intenses ... pour toutes sortes de « *raisons* » (ex : perçue comme besoin fondamental, addiction forte, raison de vivre, etc..).

Nous explicitons ces trois critères.

(1-) Parmi ces choses, nous pouvons citer tous les phénomènes passés, présents ou futurs, et les lois de la nature, objets d'études des sciences dites « exactes » ou « dures » (ex : physique, chimie, sciences du vivant, éthologie, climatologie²⁵, etc..). Nous y incluons bien entendu toutes les données et *nécessités de la nature* de chacun (ex : poids, taille, sexe, orientation sexuelle, maladie chronique, grossesse de 9 mois environ, handicap physique ou mental, addiction forte, etc..).

(2-) Tous les faits passés d'origine humaine (ex : un réunion de ces cinq personnes a eu lieu à telle date et en tel lieu) et également toutes les choses d'origine humaine, mais qui ne peuvent être remises en cause et modifiées au niveau des individus ou organisations affectés par ces choses, ex : la concurrence (du simple fait des consommateurs qui ont la possibilité d'acquérir un bien et pas un autre) est perçue comme une *nécessité de la nature* dans laquelle vit l'entreprise, car celle-ci ne peut que « *faire avec* » cette concurrence, sans possibilité, à son niveau, de la remettre en cause.

(3-) Le manque ou l'obtention de l'affection d'une chose est ici relative à ce qui est perçue comme une « *nécessité de SA nature* ». Par définition, les *nécessités de la nature* d'une personne englobe tout ce qui est considéré ou perçu par celle-ci comme absolument nécessaire ou absolument rédhibitoire pour persévérer dans son être en « *bonne* » santé physique et mentale. Ces *nécessités de la nature* sont, liste non exhaustive, toutes les choses perçues par elle comme indispensables à sa santé physique et mentale (*nourriture, protections physiques (vêtements et logements), intégrité physique et psychique, intimité, respect de l'orientation sexuelle, services médicaux et éducatifs, consommation addictive, etc..*), toutes choses dont le manque ou l'interdiction peuvent provoquer

23 Spinoza, E1-axiome 6 : « *une idée vraie doit convenir avec l'objet qu'elle représente* ». Dans les ouvrages et articles de F. Alquié et de M.A. Gleizer que nous mobilisons dans notre article *connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer*, cet axiome est abondamment cité.

24 Spinoza, E1-D7 : *Une chose est libre quand elle existe par la seule nécessité de sa nature et n'est déterminée à agir que par soi-même ; une chose est nécessaire ou plutôt contrainte quand elle est déterminée par une autre chose à exister et à agir suivant une certaine loi déterminée.*

25 Nous qualifions les phénomènes climatiques de « *nécessités de la nature* » même si ces phénomènes ont des causes humaines avérées car les modifications de ces causes humaines n'auront des conséquences qu'à long terme et qu'en attendant « *il faut faire avec* », en particulier avec des intempéries de plus en plus violentes.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

des affects intenses pouvant avoir un fort impact social. Nous considérons donc que ce que chacun perçoit, « à tord ou à raison », comme une « nécessité de la nature ou de sa nature », comme une chose fondamentale de sa « *forme de vie* »²⁶, doit être pris en compte dans toute recherche en SHS.

Perception de nécessités « divines » ?

S'il y a prise en compte du Dieu-nature de Spinoza (« Deus sive Natura »), « nécessités de la nature » et « nécessités divines » se confondent et seraient donc perçues pareillement.

Toutefois, les principales religions (ex : les trois religions du livre) font état d'un Dieu transcendant duquel tout procède, dont la Nature et ses nécessités. De plus, ce Dieu peut être perçu par des affections qui lui sont attribuées et qui affectent plus ou moins directement les humains. Ces affections peuvent être, liste non exhaustive, (a-) des idées plus ou moins perlocutoires communiquées par des personnes autorisées (ex : clercs, pasteurs, imams, gourous, oralement ou par écrit) ou reçues directement par son âme (inspiration ou révélation divine), (b-) des phénomènes « naturels » ou « miraculeux », perçus comme procédant d'une volonté divine, (c-) perception d'une présence divine.

Ces perceptions des affections de nécessités « divines » peuvent provoquer des affects de grande intensité, similaires à celles perçues comme nécessités de la nature. Ces perceptions du « divin », et ce qu'elles provoquent, peuvent aussi être influencées par des affects relatifs à l'appartenance ou au « sacré ».

Perceptions subjectives des choses dont des « nécessités de la nature »

A propos de la perception de la nature, nous prenons en compte la conclusion de l'article [Nature \(philosophies classiques et modernes\) de Olivier Nay](#)²⁷ :

« Il reste que le régime des certitudes mathématiques fait face, désormais, au relativisme des sciences, un relativisme d'ordre épistémologique, qui impose de déconstruire la réalité en autant de formes intelligibles potentiellement contradictoires. .. L'essor de la connaissance exacte semble ainsi détruire, inexorablement, le règne des certitudes morales. C'est là l'un des nombreux paradoxes de la modernité. Il suscitera .., au XXe siècle, un détour par le subjectivisme,... »

Tout d'abord, le texte de Oliver Nay ne semble prendre en compte que la « réalité », la « nature » que nous évoquons au point (1-) de ce chapitre, celle objet d'études des sciences « exactes ». O. Nay ne prend pas en compte les « nécessités de la nature » évoquées dans les points (2-) et (3-).

Nous posons que, à priori, chacun a sa perception, certes « *intelligible* » mais subjective et même *potentiellement contradictoire*, de choses de la nature : chacun a son idée d'une chose de la nature. Cette variété des perception est encore plus importante lorsqu'il s'agit de choses humaines (ex : organisations, lois) étudiées dans les sciences humaines (ex : sociologie, anthropologie, etc..) : chacun a également son idée d'une chose procédant de l'humain. Notre [thèse \(6-\)](#) nous rappelle les conséquences sociales possibles de telles variétés de perception des affections, puis de conception des idées relatives à celles-ci.

Les divers genres de connaissance définis par Spinoza permettent de caractériser, dans les paragraphes suivants, le savoir, la croyance, l'intuition et l'imagination à propos d'une chose, en

26 Expression empruntée à Wittgenstein. D'après J. Bouveresse (*Langage ordinaire et philosophie*. In: Langages, 6^e année, n°21, 1971. Philosophie du langage. pp. 35-70), « chez Wittgenstein, c'est en un sens la « forme de vie » qui joue le rôle du transcendantal : « Ce qui doit être accepté, ce qui est donné — pourrait-on dire — ce sont des formes de vie » (PU, p. 226)

27 Olivier Nay, [Nature \(philosophies classiques et modernes\)](#), V. Bourdeau et R. Merrill (dir.), DicoPo, Dictionnaire de théorie politique, <http://www.dicopo.org>, 2008

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

considérant aussi bien les prémisses de cette connaissance que la « tenue » de son édifice d'idées : cohérence, complétude, décidabilité.

Caractérisation du Savoir et de la scientificité

L'entendement ou « connaissance » d'une personne à propos d'une chose est qualifié à priori de « **savoir** » si les deux conditions nécessaires suivantes semblent satisfaites :

(A-) C'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke²⁸ et de Spinoza (celle du 2. genre)). Les idées de cet édifice sont alors vraies intrinsèquement²⁹.

(B-) Les prémisses³⁰ de cet édifice sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, plutôt des désirs (affect actif). Lorsque les idées de cet édifice correspondent à des « nécessités de la nature » admis par presque tous, ces idées sont « vraies extrinsèquement » : l'idée exprimée dans cette prémisse est conforme à son objet.

Si nous assumons pleinement que les choses de la nature, incluses dans ce que nous nommons les « nécessités de la nature » sont perçues subjectivement par chacun, conduisent, par raisonnement, à des idées conçues différentes chez les uns ou les autres et que seules ces idées conçues sont posées en tant que prémisses dans tout édifice d'idées, alors nos édifices d'idées se tiennent intrinsèquement, chaque idée étant en adéquation avec les autres et avec les prémisses. Les idées « vraies extrinsèquement » sont donc posées en tant que prémisses et non démontrées : elles sont vraies car posées dans les prémisses comme vraies. Une idée adéquate déduite de ces prémisses et d'autres idées déjà déduites est vraie intrinsèquement, y compris lorsqu'elle se rapporte à une chose de la nature : c'est même parce qu'elle est vraie intrinsèquement qu'elle est conforme à son objet³¹, donc vraie extrinsèquement. Si d'aventure il est montré dans un autre édifice d'idées que cette idée n'est pas conforme à son objet, alors c'est la prémisse posée comme « vraie extrinsèquement » qui est à remettre en cause³².

Remarques : perceptions et affects, fondant nos prémisses à propos d'une chose, ne procèdent QUE de ce qui nous affectent, d'où au moins deux précisions :

(a-) la chose peut avoir été affectée sans que la personne en soit affectée, ex : un très discret pickpocket a volé le portable qu'elle venait de mettre dans sa poche. Toutefois, une prémisse peut être poussée par sa crainte obsessionnelle des pickpocket, la conduisant à n'être jamais sûre que son portable soit dans sa poche et à vérifier en permanence.

(b-) Une prémisse courante, notamment chez les petits enfants, est que ce qui les affecte, affecte forcément les autres, ex : l'enfant voit que la bille a été cachée dans une autre boîte et suppose que tout le monde est au courant, comme lui, de cette « vérité » factuelle, une de ses prémisses étant

28 Pour Locke, la connaissance « n'est autre chose que la perception de la liaison et de la convenance, ou de l'opposition et de la disconvenance qui se trouve entre deux idées » dans *Essai sur l'entendement humain*, (1689)

29 Voir Spinoza, Alquié, Gleizer dans notre article *connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer*

30 Dans les articles [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#) et [Introduction de raisons multiples dans les écrits de Spinoza](#), en mobilisant M. Zappulla (*Les notions communes chez Euclide et Spinoza* (Philonsorbonne, 16 | 2022, Année 2021-2022)) M. Gueroult (*Spinoza II : L'âme* (Éthique II), Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 327-328) et Gilles Deleuze (*Spinoza et le problème de l'expression*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 254-255), nous considérons « La Raison » ou entendement du 2. genre de Spinoza, telle que définie dans le scolie 2 de E2-P40, comme un modèle épistémologique, un idéal-type, pour élaborer toute raison du 2. genre à propos d'une chose singulière, à savoir raison fondée sur des prémisses, ou « notions communes propres » à la chose singulière considérée, à partir desquelles sont déduites des idées adéquates avec celles-ci et adéquates entre elles.

31 Voir l'analyse de M.A. Gleizer dans l'article « *Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza* », *Philonsorbonne*, 5 | 2011, mis en ligne le 03 février 2013.

32 Voir Rorty distinguant « logique » et « causal » chez Wittgenstein et Peirce, selon Chauviré.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

« toute vérité est « vérité » de tous » (cette prémisse enveloppe les préjugés ethnocentriques et les croyances en des vérités « universelles » ou « naturelles »).

La connaissance du 2. genre de Spinoza, en tenant compte de nos thèses rappelées dans le chapitre *Prémises fondamentales mobilisées*, est le « standard » caractérisant le « savoir ».

Potentiellement, chacun a « son » standard dans la mesure ou chacun peut avoir « sa » raison à propos d'une chose (*thèse (4-)*). Un standard commun est affaire de consensus sous la conduite de « bonnes raisons »³³ ou poussé par des affects communs provoqués par des affections dont celles relatives à l'« imitation des affects » ou à la « puissance de la multitude »³⁴.

La « qualité » de la connaissance comme « savoir » est donc estimée selon les critères [relatifs aux conditions]³⁵ (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées. La « qualité » de la connaissance comme « croyance » ou « intuition » est également estimée selon ces critères (A-) et (B-). La distinction entre « savoir », « croyance » et « intuition » n'est pas du tout nette. Elle procède plutôt d'une classification floue au regard des critères (A-) et (B-). Dans le chapitre *Conditions de partage d'un savoir et d'une croyance*, nous verrons que ces critères de « qualité » du « savoir » sont également mobilisés dans le partage de ce « savoir » avec d'autres, qui peuvent qualifier ce « savoir » de « croyance », « d'intuition » ou de « grand n'importe quoi » selon leur classification plus ou moins floue.

La scientificité d'un édifice d'idées qui se tient ou la qualité « scientifique » d'un savoir décrit par un édifice d'idées qui se tient est à apprécier au regard de nos deux critères (A-) et (B-) :

(A-) C'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke et de Spinoza (celle du 2. genre)) : **pour que ce savoir soit considéré, par consensus, comme scientifique, il est nécessaire que ce critère soit le plus possible respecté.**

(B-) Les prémisses de cet édifice sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, plutôt des désirs (affect actif) : **pour que ce savoir soit considéré, par consensus, comme scientifique, il est nécessaire :**

(a-) qu'une bonne part des prémisses soient perçues, d'un commun accord, comme nécessités de la nature de la chose ou de la personne (ex : un fait avéré, une loi de la nature, une exigence à forcément prendre en compte),

(b-) que les prémisses procédant des affects, en général de désirs, soient bien clarifiées et acceptées, (ex : une position originelle selon J. Rawls ; contre-ex : le désir d'une conformité entre une certaine perception d'une nécessité de la nature, certes reconnue par beaucoup, et une institution humaine, ex : perception d'une nature bisexuelle nécessaire à la reproduction et toutes les structures sociales générées³⁶ fondées sur la perception d'une bisexualité « naturelle »).

Caractérisation de la croyance

Pour nous, la « qualité » d'une connaissance comme « croyance » est à apprécier au regard des critères (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Une proposition peut être qualifiée de « vraie », « fausse » ou « indécidable » et ce intrinsèquement dans l'édifice d'idées ou extrinsèquement (conformité de l'idée à l'objet). Tout un

33 Exemple de « bonne raison » commune : la même perception de nécessités, de lois de la nature, de faits vécus ensemble.

34 Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

35 Dans la suite du texte, nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

36 Voir I. M. Young : *Le genre, structure sérielle : penser les femmes comme un groupe social* Recherches féministes, Volume 20, 2007 et notre article [Scientificité des recherches à propos du genre et idéologie militante de leurs détracteurs](#)

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

faisceau de présomptions peut aussi conduire à des formulations « floues » : « plutôt vrai ou faux ou indécidable ».

Lorsque la croyance est très forte, indiscutable pour le croyant, elle s'explique ou se comprend mieux en considérant toutes les prémisses qu'en considérant la tenue de l'édifice d'idées. Lorsque la croyance est discutable, en particulier pour le croyant, les formulations « floues » à propos des critères (A-) et (B-) sont à analyser.

Dans notre article *epistemologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza*, nous partons de quatre exemples pour illustrer nos analyses de différentes croyances ((1-) *Je crois en un Dieu transcendant* (celui des trois religions du livre) ; (2-) *Je crois au bien fondé de l'appropriation et de la propriété* ; (3-) *Je crois en mon enfant* ; (4-) *Je crois ce qu'il dit*).

Nous mentionnons ici quelques « raisons » développées dans l'article cité qui incitent à croire :

(1-) Raisons relatives aux critères (B-) des prémisses : (a-) affections du type « imitation des affects » ou « puissance de la multitude », désir d'appartenance ou crainte d'être exclue, (b-) désirs de réponses à des questions existentielles, (c-) désirs conduisant à privilégier des observations parcellaires les confirmant, en ignorant d'autres observations les infirmant ;

(2-) Raisons relatives aux critères (A-) de construction de l'édifice d'idées : (ex. a-) discours élaboré d'une escroquerie, (ex. b-) discours fondant le système capitaliste.

*Remarque : beaucoup de croyances, de crédulité, sont « crédibilisées » par le raisonnement, la tenue de l'édifice d'idées (critères (A-)) : il faut remonter aux prémisses, critères (B-), pour les discuter. Les escroqueries « marchent » lorsque leurs discours sont rationnels et semblent se tenir. Il faut élucider les prémisses pour les déjouer (ex : *système de Ponzi*). Il en est de même du discours suffisamment rationnel pour légitimer le système capitaliste : il s'appuie sur deux prémisses acceptées par beaucoup : (1-) l'actionnaire prend le risque de miser son argent pour acquérir tous les moyens de production nécessaires et même pour payer les salariés ; (2-) cette mise risquée doit être bien récompensée.*

Hors, la prémisse (1-) est fautive. (Voir notre annexe Le capitalisme, une croyance rationnelle).

Caractérisation de l'intuition

La « qualité » de la connaissance comme « intuition » est également à apprécier au regard des critères (A-) de « tenue » de l'édifice d'idées et (B-) des prémisses posées.

Toutefois, une première caractérisation de l'intuition est de la considérer comme temporaire : elle est soit abandonnée, soit maintenue et dans ce cas qualifiée de « savoir » ou de « croyance ». Cette temporalité permet de distinguer l'intuition du « savoir » et de la « croyance ».

Par le raisonnement (Critère (A-) du « savoir »), il est possible pas à pas soit (1-) de déduire une nouvelle idée à partir d'autres idées (ex: déduire un effet de plusieurs causes « immédiates », les causes premières étant les prémisses), soit (2-) de « remonter » à des idées et même aux prémisses ou causes premières (les élucider, élucider l'essence de la chose) à partir d'idées, dont les idées à propos de faits, d'affections : démarches respectivement (1-) déductives et (2-) inductives.

Nous distinguons deux intuitions, l'intuition compréhensive et l'intuition créatrice :

(1-) Intuition compréhensive : l'intuition à propos d'une chose³⁷ « court-circuite » le raisonnement pas à pas³⁸, qu'il soit déductif ou inductif. C'est l'intuition du matheux qui « sait »

37 Chose de l'étendue ou de la pensée.

38 « Si l'on réfléchit en effet sur ses propres façons de penser, on verra que parfois l'esprit perçoit la convenance ou la

qu'un théorème est vrai sans en remplir des pages (déduction), ou celle du scientifique qui devine la loi, le modèle à appliquer, en considérant un ensemble de faits (induction), ou celle d'un éducateur devinant les causes profondes du comportement d'un élève (induction), ou celle d'un paysan pronostiquant une bonne récolte sans pour autant décrire précisément comment ça va arriver (déduction). Dans les deux cas, intuition déductive ou inductive, les prémisses à propos de cette chose, posées ou élucidées en court-circuitant le raisonnement, ne sont pas nouvelles. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne » en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif confirme celle-ci : respect des (Critères (A-)).

(2-) Intuition créatrice ou imaginative : l'intuition créatrice ou imaginative à propos d'une chose pose des prémisses nouvelles à propos de celle-ci. Pour poser de telles prémisses, l'intuition est personnelle, sujette à doute. L'intuition est considérée à posteriori comme « bonne » en vérifiant qu'un raisonnement pas à pas, déductif ou inductif conduit à un édifice d'idées qui se tient à propos de cette chose, à savoir cohérence et complétude de l'édifice d'idées : respect des (Critères (A-)) et acceptation de ces nouvelles prémisses (Critères (B-)).

L'intuition créatrice ou imaginative est également temporaire, procède d'une inclination personnelle à concevoir une idée à propos d'une chose, inclination ressentie comme telle du fait de l'absence, au départ, d'argumentation raisonnée étayant cette intuition.

Souvent l'intuition est accompagnée du désir de la confirmer ensuite rationnellement (une démonstration pas à pas, une nouvelle théorie) ou factuellement (une œuvre, dont une œuvre d'art)³⁹. Tôt ou tard, une intuition est soit abandonnée, soit pérenniser en un « savoir », parfois une réalisation, ou une « croyance ». C'est l'objet du paragraphe suivant.

De l'intuition au savoir ou à la croyance ou à rien

Dans les paragraphes précédents, nous avons caractérisé la « connaissance » (ou entendement) en « savoir », « croyance », « intuition » en l'analysant au regard des critères (A-) et (B-).

Nous avons aussi caractérisé la « connaissance » dans la durée : les savoirs et les croyances persistent jusqu'à être remis en cause, cette remise en cause étant le plus souvent un processus « lourd » de réfutation (Popper, Kuhn) d'ailleurs jamais exempt d'affects (Kuhn)⁴⁰ et le plus souvent à l'occasion de débats et de partages (voir chapitre suivant), alors qu'une intuition est temporaire et peut conduire (1-) à rien, (2-) à un savoir, (3-) à une croyance.

En mobilisant les quatre modes de perception de l'entendement et les quatre types de connaissances définis par Spinoza, il est possible de discerner puis de qualifier une connaissance en tant qu'intuition ou en savoir ou en croyance en considérant le processus dynamique durant lequel l'intuition devient soit un savoir, soit une croyance, soit rien, sachant que le « savoir » est la connaissance des 2. et 3. genre nourrie par le 4. mode de perception de la connaissance et que la « croyance » est une connaissance vague ou du 1. genre nourrie par les 3 premiers modes de perception.

L' intuition à propos d'une chose devient un savoir, une connaissance du 2. genre, SI les deux conditions suivantes sont satisfaites :

disconvenance de deux idées, immédiatement et par elles-mêmes, sans l'intervention d'aucune autre. C'est ce qu'on peut appeler, je pense, connaissance intuitive » (J. Locke *Essai sur l'entendement humain* Livre 2, Ch. 2, § 1 *Connaissance intuitive*)

39 Une suite d'actions aboutissant à une œuvre, dont une œuvre d'art, est une démonstration rationnelle, ex : un ouvrage pensé mais non construit comme l'écrit Spinoza dans T.R.E. &69 : « Si un ouvrier conçoit un ouvrage avec ordre, bien que cet ouvrage n'ait jamais existé et même ne doive jamais exister, sa pensée est néanmoins vraie »

40 Voir dans [article \(A-1\) Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#), la mobilisation de Léna Soler, « Popper et Kuhn sur les choix inter-théoriques », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 11-1 | 2007.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

(a-) les prémisses posées sont suffisantes pour fonder un édifice d'idées qui se tient (à savoir critères (A-) de cohérence et complétude) ET (b-) SI des prémisses sont poussées par ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose, ALORS cette perception doit faire l'objet d'un large consensus : C'est une perception du 4. mode⁴¹. Une intuition qui évolue en savoir est une « bonne » intuition.

Remarque : une intuition peut devenir un savoir alors même qu'aucune de ses prémisses ne procèdent de perceptions de nécessités ou de lois de la nature⁴².

Si cette intuition ne devient pas un savoir, elle peut néanmoins persister comme « croyance » SI elle est partagée .. pour toutes sortes de « raisons ».

Si non, cette intuition est abandonnée ; c'est alors une « mauvaise » intuition.

Caractérisation de l'imagination

« Imagination » et « imaginer » sont des termes utilisés de façon très polysémique par les « ordinaires » que nous sommes presque tous. Nous avons déjà caractérisé *l'intuition créatrice ou imaginative* en mobilisant *nos thèses* et nos critères (A-) et (B-). Dans notre article *épistémologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza*, nous proposons la même démarche pour toute proposition contenant les mots « Imagination » et « imaginer », en analysant les quatre usages épistémiques de l'imagination⁴³ :

1- Mentalisation . Je peux connaître les états mentaux d'autrui en adoptant en imagination sa perspective sur le monde.

A propos d'une chose, nous considérons (1-) l'entendement ou la connaissance que cette personne aurait de cette chose (à savoir l'édifice d'idées et les prémisses qui le fondent), (2-) les affects que provoquent l'affection par cette chose, affects a priori non contradictoires avec ses affects sédimentés, son caractère. Nous considérons beaucoup plus difficilement les affects provoqués par les affections d'une chose nouvelle, inattendue, ou la même chose mais dans des circonstances inhabituelles.

2- Planification . Je peux connaître les possibilités à venir en me projetant dans le futur par l'imagination.

A propos d'une chose, « connaître les possibilités à venir » se rapportant à cette chose, cette connaissance est un édifice d'idées qui se tient à peu près, édifice d'idées fondé sur toutes sortes de prémisses, dont celles à propos du « futur » au regard de cette chose. C'est l'examen de cet édifice et surtout de ses prémisses, à l'aune des critères (A-) et (B-), qui permet à un tiers de qualifier cet édifice en « prévision fiable », en « espérance rationnelle ou raisonnée », en « pure imagination », en « grand n'importe quoi ! ».

3- Expériences de pensée . Je peux user de mon imagination pour conduire des expériences « dans le laboratoire de l'esprit » et parvenir ainsi à des connaissances nouvelles.

4- Épistémologie modale . L'imagination me renseigne sur ce qui est possible, impossible ou nécessaire.

Nous proposons que l'analyse de ces deux usages de l'imagination repose sur les critères de

41 Spinoza, TRE : *qui nous fait saisir la chose par la seule vertu de son essence, ou bien par la connaissance que nous avons de sa cause immédiate*

42 Même si une mathématique n'est fondée sur aucune prémisse « nécessité de la nature », elle n'est pas une croyance car son édifice d'idées (définitions, postulats, théorèmes déduits et démontrés) se tient, édifice d'idées fondé sur des prémisses nourries de la perception largement partagées d'essence de choses imaginées, ex : définition du segment, de la droite, de l'angle, etc..

43 Nous y mobilisons Hart (1988); Yablo ; Kripke ; Vendler ; Recanati ; Putnam (1975) ; Tidman (1994) ; Kind & Kung (2016) ; Williamson, (2016) ; Hopkins (2011) ; Dorsch (2016) ; Gred Gigerenzer ; Herbert Simon ; Koksvisk.

« véricité intrinsèque » et de « véricité extrinsèque » mobilisés par Alquié⁴⁴ et M.A. Gleizer⁴⁵. Une « expérience de pensée », que ce soit pour parvenir à des « connaissances nouvelles » ou pour savoir « ce qui est possible, impossible ou nécessaire », doit être un édifice d'idées qui doit plutôt bien se tenir. S'il se tient bien, cet édifice a une bonne véricité intrinsèque (toutes les idées sont cohérentes entre elles et le tout est assez complet). Pour cela, cet édifice repose sur des prémisses. Si la connaissance nouvelle espérée se rapporte à une chose réelle (chose de la nature ou institution humaine), il est nécessaire que, parmi les prémisses, des prémisses suffisantes procèdent des nécessités de la nature de la chose en question : les idées doivent correspondre aux choses qu'elles représentent (vérité extrinsèque). La « véricité intrinsèque » est suffisante pour conclure que telle chose ou phénomène est « théoriquement » impossible ou nécessaire. Seule la véricité extrinsèque valide une nouvelle connaissance ou permet de conclure qu'une chose ou un phénomène est possible lorsque la véricité intrinsèque a montré que c'est théoriquement possible.

Exemple 1 : la relativité générale d'Einstein⁴⁶ théorise les ondes gravitationnelles (détectées plus de 100 ans après : la vérité extrinsèque confirme la vérité intrinsèque) et rend les trous blancs concevables théoriquement (vérité intrinsèque) mais jusqu'à maintenant jugés impossibles⁴⁷.

Exemple 2 : un système de Ponzi, montage pyramidal, a une très bonne véricité intrinsèque : c'est un édifice d'idées qui se tient bien ; il repose bien entendu sur des prémisses, dont une souvent non dite mais bien réelle: une population sans cesse renouvelée « investissant » son argent. C'est une erreur extrinsèque. Un escroc doué comme Madoff⁴⁸ a su assez longtemps renouveler sa clientèle, mais pas indéfiniment.

Accord sur une « vérité »

Remarque : les considérations de ce chapitre sont incluses dans des considérations plus larges sur les « accords »⁴⁹ (voir nos thèses (6-) et (7-)) ainsi que sur la délibération habermassienne et le consensus par recoupement (Rawls)⁵⁰.

La « vérité » d'une personne à propos d'une chose est ou non compréhensible, audible ou même supportable, par les autres. Même un « vrai » savoir de « science dure » peut ne pas être compréhensible et même être rejeté par d'autres⁵¹, ainsi par des pairs d'une autre « école » qui n'acceptent pas la mobilisation de tel modèle ou tel concept dans les prémisses. Cela est encore plus vrai pour une « vérité ordinaire » qui, même bien construite (critères (A-)) et considérée comme un « savoir » par celui qui la porte, peut être fondée, pour d'autres, sur des prémisses (critères (B-)) qui relèvent d'affections non perçues par ceux-ci, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques (connaissance du 1. genre de Spinoza).

Une « vérité », considérée comme une connaissance par celui qui la porte, peut être considérée par d'autres comme une connaissance qualifiable en « connaissance ratée »⁵², ou considérée comme

44 F. Alquié : *Leçons sur Spinoza - Nature et vérité dans la philosophie de Spinoza, Servitude et liberté selon Spinoza* (2003)

45 « Remarques sur le problème de la vérité chez Spinoza » in *Philonsorbonne* 5/2011

46 Einstein dit « L'imagination est plus importante que le savoir. » et « la physique est de la pensée pure »

47 « Un trou blanc, aussi appelé fontaine blanche, est un objet théorique susceptible d'exister au sens où il peut être décrit par les lois de la relativité générale, mais dont l'existence dans l'Univers est considérée comme hautement spéculative » (Wikipédia)

48 Bernard Madoff, extrait du Monde du 20/12/2008 : « Lorsque la performance n'était pas au rendez-vous, au lieu de diminuer le rendement distribué aux investisseurs, il prenait tout simplement l'argent des nouveaux investisseurs et l'utilisait pour payer les anciens. De ce fait, il donnait l'impression d'une performance exceptionnelle, sur la base de laquelle il attirait de plus en plus d'investisseurs, mais année après année, il dilapidait le capital que ceux-ci lui avaient confié »

49 Voir [article \(A-3\)](#) critique de la Raison chez Spinoza et introduction de raisons multiples dans ses écrits

50 Voir [Article \(D-3\)](#) Discussion de Rawls, Habermas, Bourdieu (Marx)

51 Ex : débat Galilée vs Kepler ; Einstein vs mécanique quantique ; lois de l'attraction des corps de Newton très mal perçue par les cartésiens.

52 Williamson : « *knowledge and its limits* » Oxford University Press (2000)

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

pure « imagination », ou « vague intuition », ou « croyance » ou « n'importe quoi », considérations selon leurs critères, critères qui peuvent être différents de ceux que nous avons proposés dans le chapitre *Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination*.

Quelles sont alors les conditions pour qu'une « vérité » à propos d'une chose soit partageable ?

Une « vérité » est partageable, compréhensible par d'autres, si les conditions suivantes sont remplies :

(A-) c'est un édifice d'idées qui se tient à peu près, assez complet, sans trop de contradictions (connaissance de Locke et du 2. genre de Spinoza) et sans trop de « raccourcis » intuitifs difficilement compréhensibles (Connaissance intuitive de Locke ou du 3. genre de Spinoza)

ET (B-) si les prémisses posées par celui qui expose sa raison à propos d'une chose sont à peu près acceptées par celui qui l'écoute. Les motifs de non acceptation ou de modifications sont multiples : prémisses jugées fantaisistes, déplaisantes, erronées ; prémisses manquantes ; prémisses à modifier, à remplacer,

Rappel : Les prémisses considérées sont fondées sur ce qui est perçu comme des nécessités de la nature de la chose ou de la personne et /ou sur ses affects, ses désirs, la personne étant aussi bien celui qui parle que celui qui écoute.

ET (C-) Si les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute ne poussent pas à poser des prémisses favorisant, ou compromettant, « à tort ou à raison », cette acquisition. Ce sont des prémisses épistémiques poussées par des émotions épistémiques.

Remarques : Si la condition (A-) est à peu près respectée et si (B-) les prémisses sont partagées bien qu'elles relèvent, d'après le chercheur ou de celui qui qualifie, de perceptions fantaisistes, de préjugés, d'imagination, de désirs chimériques, alors il s'agit d'une croyance partagée, qui peut être une escroquerie, une théorie du complot, la foi qui sauve, etc.

la condition (C-) peut grandement influencer le partage de la raison d'un autre, ex : une empathie de celui qui écoute envers celui qui parle (ou au moins un respect à priori) ou une crainte des conséquences sociales peut favoriser l'acceptation de prémisses contestables. Une antipathie de celui qui écoute envers celui qui parle (dont un irrespect allant jusqu'au désir d'humilier) ou une méfiance peut être suffisante pour provoquer le rejet d'une raison bien construite (critères (A-))⁵³ sur des prémisses largement acceptées (critères (B-)). De même, une empathie ou une antipathie de celui qui parle envers celui qui écoute peut influencer le partage d'idées, ne serait ce qu'au niveau du « jeu de langage » utilisé.

Les conditions (A-) à (C-) nous conduisent à considérer les affects de celui qui parle et de celui qui écoute, et ce à quoi ils les poussent au moment du partage de la connaissance de la personne qui parle, que cette personne soit physique (ex : un médecin ou un professeur) ou morale (ex : une institution). Ces affects sont nommés « émotions épistémiques » et sont l'objet d'un chapitre de l'article [*épistémologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza*](#).

Dans les deux chapitres suivants, nous situons l'approche que nous venons de faire pour considérer les thèmes autour du langage abordés dans la « philosophie du langage ordinaire », puis nous mobilisons notre approche pour esquisser une « philosophie de la raison ordinaire ».

53 Rappel : nous écrivons « critères (A-) » (B-) ou (C-) au lieu de « critères [relatifs aux conditions] (A-) »

« Jeux de langage » vs « raison ordinaire »

Ce chapitre a pour objectif de rapprocher le concept de « jeux de langage » à notre concept de « raison ordinaire ». Le fait même qu'une « raison ordinaire » puisse être un savoir, une croyance, une intuition, une imagination nous conduit à penser que les « jeux de langage » sont innombrables.

En se fondant sur Wittgenstein⁵⁴, de nombreux articles traitent de la « langue », du « langage » et des « jeux de langage », ainsi ceux de J.F. Malherbe⁵⁵ et de J. Bouveresse⁵⁶. Nous mobilisons leurs articles pour y situer notre approche fondée sur le concept de « raison ou logique ordinaire » que nous avons analysée, dans les chapitres précédents, en terme de savoir, de croyance, d'intuition, d'imagination, analyse faite en considérant les édifices d'idées au regard de nos critères (A-) à (C-)⁵⁷. C'est également directement au regard de nos critères (A-) à (C-) que nous proposons d'analyser les « jeux de langage », et non au regard d'une qualification en un savoir, une croyance, une intuition, une imagination.

Tout d'abord, la proximité des termes « langue », « langage » et « jeux de langage » nous oblige à préciser chacun.

La distinction entre « langue » et « langage » est bien *établie par F. de Saussure* : (1-) « le langage désigne la capacité qui permet à chacun d'entre nous de communiquer et d'interagir avec les autres Hommes », (2-) « la langue désigne un outil permettant de communiquer » et « Toute langue constitue un système complexe réunissant un ensemble de mots (= le lexique) et un ensemble de règles de fonctionnement (= la grammaire, règles d'agencement des sons, règles de conjugaison,))⁵⁸.

Il est bien difficile de caractériser le « langage ordinaire ». Il semble être différencié non pas de la « langue » ou du « langage », selon les définitions ci-dessus, mais des « jeux de langage » ou de langages d'experts, de corporations, dont celle des philosophes, ainsi que le fait J. Bouveresse : « *Le point important est que, devant le langage usuel [langage ordinaire ?], le langage philosophique peut difficilement se targuer de cette supériorité que confère à une langue de métier l'ingéniosité et l'expérience accumulées de multiples générations, parce que [...] en philosophie, la maîtrise du langage spécialisé de la profession n'est acquise par aucune espèce d'apprentissage et de pratiques nettement spécifiés* » (Bouveresse 1971, p. 333).

Cette phrase parle des « jeux de langage » que sont le « langage usuel », « le langage philosophique » et le « langage spécialisé de la profession ».

Mais dans la citation suivante, J. Bouveresse aborde le « mot » : « *les théories philosophiques que nous construisons à propos de la signification d'un mot se révèlent à peu près invariablement beaucoup plus primitives que cette signification elle-même, comme si le langage était un instrument toujours trop compliqué et perfectionné pour les méthodes de description simplistes et grossières qu'il suggère au philosophe de lui appliquer* ». (Bouveresse 2013).

Enfin, avec la citation suivante de J. Bouveresse, nous avons peine à différencier « langage » et « langue » lorsqu'il parle de la même manière de l'usage « de mots et de langages » : « *Il peut y avoir un usage parfaitement « ordinaire » [...] de mots et de langages que l'on a des raisons, par exemple parce qu'ils sont techniques ou savants, de qualifier d'« extraordinaires » quand ils sont*

54 Wittgenstein, *Investigations philosophiques et le cahier bleu et le cahier brun*

55 Malherbe Jean-François. *Logique et langage ordinaire dans les «Philosophische Untersuchungen» de Wittgenstein*. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 79, n°42, 1981. pp. 191-211;

56 Bouveresse J.. *Langage ordinaire et philosophie*. In: Langages, 6^e année, n°21, 1971. Philosophie du langage. pp. 35-70;

57 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

58 http://laboiteasaussure.fr/langage_langue_parole.htm

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

comparés aux mots et au langage de tous les jours. [Or, ce] n'est pas que, dans l'usage métaphysique, les mots fonctionnent de manière extraordinaire, mais qu'ils ne fonctionnent plus du tout. (Bouveresse 2013).

L'« usage parfaitement « ordinaire » [...] de mots » renvoie à la langue et indique qu'un mot peut avoir une signification « ordinaire » et aussi, par exemple, « philosophique » (ou un sens « sociologique », chaque corporation désirant marquer son territoire lexical).

C'est ce qu'illustre également cette citation de Wittgenstein : « *Ce que nous faisons consiste à ramener les mots de leur usage métaphysique à leur usage ordinaire* »⁵⁹. Faisant référence aux mots, nous disons, en reprenant la distinction de F. de Saussure, que cette phrase renvoie plus à la langue ordinaire qu'au « langage ordinaire ».

Par contre, l'« usage parfaitement « ordinaire » [...] de langages » semble plutôt renvoyer à l'usage ou à la création originale d'un *jeu de langage*. Une question se pose alors : devons nous parler de « langue ordinaire », de « langage ordinaire » ou de « jeux ordinaires du langage » ?

Pour Wittgenstein, cité par J.F. Malherbe, « *Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie. Mettez-vous devant les yeux combien les jeux de langage sont multiformes à l'aide de ces exemples et d'autres (s'il s'en trouve) »*

Commander, et agir d'après des commandements.

La description d'un objet d'après son aspect, ou d'après ses mesures.

....

Résoudre un problème d'arithmétique pratique.

Traduire d'une langue dans une autre.

Demander, remercier, jurer, saluer, prier.

....

« *D'autres manières d'user du langage, d'autres jeux de langage sont légitimes : donner des ordres, raconter une histoire, prononcer un jugement, etc* »⁶⁰.

Nous proposons d'analyser ou d'imaginer le jeu de langage de chacun des « *exemples et d'autres (s'il s'en trouve)* » donnés par Wittgenstein en mobilisant nos critères (A-), (B-) et même (C-)⁶¹

L'examen selon les critères (A-) permet d'apprécier la « qualité » ou « conformité » des énoncés (lexique et grammaire), l'intelligibilité de l'idée, la cohérence des idées entre elles, etc... Cette analyse semble prendre en compte les principales préoccupations de Wittgenstein, à savoir la « logique » plus ou moins « cristalline » de ce qui est exprimé et le jeu de langage utilisé.

L'examen selon les critères (B-) permet d'élucider les prémisses du discours, beaucoup de celles-ci étant poussées par les affects, dont les prémisses élucidées en considérant justement l'usage des mots, les euphémismes, les tournures, éléments ou jeux de langage, prémisses poussées, par exemple, par des désirs de distinction, d'appartenance à une corporation, etc⁶².

Cet examen selon les critères (B-) prend donc largement en compte les préoccupations de Wittgenstein.

59 Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 116

60 Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, p23

61 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

62 Prémisses dénoncées par Bourdieu dans *L'ontologie politique de Martin Heidegger*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 1, n°5-6, novembre 1975. La critique du discours lettré. pp. 109-156

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

L'examen selon les critères (C-)⁶³ permet en particulier de déceler les variations entre le jeu de langage utilisé et le jeu de langage attendu sur un sujet donné, après prise en compte des critères (A-) et (B-). Cet examen doit prendre en compte le langage non verbal (ton, physionomie et gestes peuvent « dire » ou montrer des choses en cohérence ou non avec ce qui est dit, ex : ton glaçant et cassant et langage policé d'un jeu de langage convenu). Toutefois, d'autres choses que les jeux de langage sont considérées dans notre examen, ex : les possibles discriminations épistémiques, moins fondées sur le jeu de langage que sur, par exemple, l'origine sociale de celui qui parle ou de celui qui écoute⁶⁴.

Pour ne pas alourdir ce chapitre, nous proposons des examens, selon nos trois critères de (A-) à (C-), de tous les exemples cités par Wittgenstein dans notre annexe *examen de jeux de langage ; multiples variantes*.

Cet examen nous met « devant les yeux combien les jeux de langage sont multiformes » selon le sujet, mais aussi sur un même sujet, dont chaque exemple donné par Wittgenstein. De plus, ces « jeux de langage sont multiformes » non seulement au regard des exemples cités, dont la liste ressemble plus à un inventaire à la Prévert qu'à une liste fondée sur des prémisses la rendant plus « logique », plus complète ou « complétable », mais également au regard de la question : y a-t'il un jeu ou une manière ordinaire pour chacun de ces sujets ? Ou y a-t'il un jeu ou une manière « convenable » à respecter selon la corporation la plus influente sur ce sujet ?

D'après Wittgenstein, les « jeux de langage » procèdent « d'une forme de vie » : « Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie ». Néanmoins, « une forme de vie » se caractérise par bien d'autres choses que des « jeux ».

Afin de nous donner une idée « générale » ou « synthétique » du « langage » (ou de la langue ?) permettant des « jeux de langage » si multiformes, Wittgenstein propose une analogie avec la ville, comme le relève J.F. Malherbe en le citant :

« Wittgenstein considérait notre langage « comme une vieille ville, comme un dédale de ruelles et de places, de vieilles et de nouvelles maisons et de maisons avec des annexes de différentes époques, entouré d'une quantité de nouveaux quartiers avec des rues droites et régulières et des maisons uniformes »⁶⁵ »

Tout d'abord, l'analogie historique est trompeuse : il y aurait un premier langage et/ou langue anarchique avec un lexique riche (« dédale de ruelles et de places, de vieilles et de nouvelles maisons et de maisons avec des annexes de différentes époques ») mais sans grammaire (dale), puis un langage (ou langue?) nouveau (« nouveaux quartiers ») au lexique réduit (« maisons uniformes »), mais une grammaire rigoureuse (rues droites et régulières). Surtout, l'évolution des villes, comme celle du langage, est tout aussi multiforme, même si cette évolution est soumise à beaucoup plus de règles (au moins en Europe, moins dans certaines mégapoles d'Afrique ou d'Asie) que le langage (ex : quartier résidentiel ou d'activités, règles des monuments historiques, etc.).

Des édifices d'idées plus ou moins cohérents et complets dessinent l'évolution des villes. Il pourrait en être de même pour la langue et le langage.

Toutefois, langue et langage sont l'affaire et l'appropriation de chacun, et chacun, que ce soit une personne ou n'importe quelle association humaine (bande de banlieue, scientifiques ou techniciens d'une discipline, philosophes analytiques, sociologues de différentes écoles, personnages

63 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

64 Voir notre article [epistemologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza](#)

65 Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, p 18, cité par Malherbe dans *Logique et langage ordinaire dans les «Philosophische Untersuchungen» de Wittgenstein*. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 79, n°42, 1981. pp. 191-211;

politiques), peut user, respecter, transgresser la langue et le langage, poussé par de multiples affects et désirs, depuis être conforme à la « réalité » qu'il perçoit, en passant par être compris et jusqu'à signifier une appartenance, une singularité ou une distinction désirée.

Bref, l'évolution d'une langue, d'un langage, est encore beaucoup moins « logique », plus anarchique et aléatoire que l'évolution d'une ville. Édifier un édifice d'idées qui se tient, même qu'un peu, à propos de l'évolution d'un langage est une gageure⁶⁶. Tout discours à propos du langage, comme ceux que nous évoquons dans l'annexe *examen de jeux de langage ; multiples variantes*, est certes fondé sur des prémisses relatives à la langue et au langage, mais surtout sur de multiples autres considérations ou prémisses qui pourront, si désiré, prendre le pas ou ignorer les prémisses convenues à propos de la langue, du langage et des jeux de langage.

Ce sont justement certaines de ces évolutions, faites par des philosophes comme M. Heidegger, qui ont poussé Wittgenstein, Bouveresse, Bourdieu et bien d'autres à promouvoir une « philosophie du langage ordinaire », une philosophie « *plus près du social* » comme le suggère Bouveresse dans cette citation : « *Le pied le plus sûr est toujours le plus bas placé, [c'est-à-dire] celui qui est le plus près du social* » (Bouveresse, entretien inédit, 2011),

ou, pour Bourdieu, plus proche « *de la vie de tous les jours* » : « *Quel intérêt y a-t-il à étudier la philosophie, si tout ce qu'elle fait pour vous est de vous rendre capable de vous exprimer de façon relativement plausible sur certaines questions de logique abstruses, etc., et si cela n'améliore pas votre façon de penser sur les questions importantes de la vie de tous les jours, si cela ne vous rend pas plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses que les gens de cette espèce utilisent pour leurs propres fins ?* » (P. Bourdieu citant un passage de la *Correspondance* de Wittgenstein dans *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil, 1997, p. 53)

C'est cet objectif de Bourdieu et Bouveresse que nous faisons nôtre quant à notre approche des sciences sociales en général, et du langage en particulier :

Notre approche n'est pas poussée par le désir de discuter les dérives langagières d'un Heidegger ou de certains courants philosophiques, mais par celui d'avoir un regard au « *plus près du social* » « *sur les questions importantes de la vie de tous les jours* » ou sur *des activités et « formes de vie »*⁶⁷ et d'être « *plus conscient qu'un quelconque journaliste dans l'utilisation des expressions dangereuses* » que *des gens de l'espèce* de Heidegger « *utilisent pour leurs propres fins* ».

Pour nous, l'« *usage ordinaire* » d'une langue (avec ses mots et sa grammaire) est principalement d'exprimer des idées à propos d'une chose, poussé par toutes sortes de désirs, ex : depuis être conforme à la « réalité » perçue, en passant par « être compris » et jusqu'à « signifier une appartenance ou une singularité », ou « imaginer », créer une chose avec des méthodes nouvelles ou un art nouveau.

Nous avons montré la difficulté théorique et empirique de cerner les concepts de « langue », de « langage ordinaire ou non », de « jeux de langage ». C'est l'objet du chapitre suivant que de proposer une approche *Raison ou logique ordinaire déterminant la langue ordinaire*.

La Raison, ou logique ordinaire, détermine la langue ordinaire

Ce chapitre a pour objectif de montrer que les multiples « raisons ou logiques ordinaires » sont les principales déterminants de l'évolution de la langue et du langage », « ordinaire ou non ».

⁶⁶ La gageure de concevoir une idée d'une « essence du langage » est aussi grande, d'après nos remarques sur notre [thèse \(4-\)](#) et comme le montre la difficile lecture de « *la logique comme question en quête de la pleine essence du langage* » de Heidegger.

⁶⁷ « *Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie* » (Wittgenstein, *Ibid*).

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

De nombreux articles traitent de « la logique » et du « langage ordinaire », ainsi ceux de J.F. Malherbe⁶⁸ et de J. Bouveresse⁶⁹ que nous mobilisons encore pour distinguer notre approche fondée sur le concept de « raison ou logique ordinaire » représentée par un édifice d'idées qui se tient (plus ou moins !). Dans les chapitres précédents, nous avons étudié les concepts de savoir, de croyance, d'intuition, d'imagination en mobilisant cette représentation d'une « raison ou logique ordinaire » par un édifice d'idées qui se tient (plus ou moins !). C'est en mobilisant cette représentation que nous considérons le « langage ordinaire ».

Le résumé de l'article cité de J.F. Malherbe :

« La question de savoir s'il y a une ou deux philosophies de Wittgenstein est sans doute posée de façon inadéquate. C'est du moins ce qui apparaît à une lecture simultanée du Tractatus et des Investigations. De part et d'autre, en effet, il s'agit de mettre au jour les conditions de possibilité du sens dans le langage ordinaire. Cependant l'effort du premier ouvrage consiste à tenter de perfectionner le langage ordinaire à l'aide de la logique formelle⁷⁰ tandis que, dans le second, Wittgenstein considère le langage ordinaire comme parfait en lui-même. Ce dont témoigne l'itinéraire wittgensteinien, c'est d'un renversement dans la manière de répondre à une question unique: la relativité de la logique à l'égard du langage ordinaire succède à une doctrine strictement logiciste. »

nous permet de résumer puis de développer notre approche au regard des articles cités :

Pour nous, *il s'agit de mettre au jour les conditions d'expression du sens ordinaire en langage ordinaire. Cela ne consiste pas à tenter de perfectionner le langage ordinaire à l'aide d'une logique formelle qui serait une référence, un idéal-type, ni de considérer le langage ordinaire comme parfait en lui-même* (les langues évoluent en permanence du fait de leur défaut d'adéquation⁷¹ à exprimer bien des choses). Il s'agit pour nous de répondre aux questions soulevées par *l'expression de logiques toutes relatives et changeantes au moyen d'un langage ordinaire suffisamment labile pour les exprimer.*

En effet, notre concept d' « édifice d'idées qui se tient (plus ou moins!) à propos d'une chose » récuse d'emblée la quête d'une « *logique formelle* » « *d'une pureté cristalline* » et encore plus s'il s'agit de « *tenter de perfectionner le langage ordinaire* »⁷² : nous prenons acte de la « logique ordinaire » des gens, dont ils ne perçoivent pas toujours les impuretés et imperfections perçues par d'autres. Il faut prendre acte de « *la relativité de la logique* » de chacun.

Nous prenons surtout acte de ce qui pousse chacun à concevoir ou à faire sien un édifice d'idée qui, pour lui, semble se tenir et qu'il souhaite partager avec d'autres (*thèse (2-)*).

L'expression et le partage de cet édifice d'idées nécessitent un langage plus ou moins commun qui n'est pas forcément adéquat pour mille raisons, ex : (a-) un vocabulaire et une grammaire limitée aussi bien de celui qui dit ou écrit que de celui qui écoute ou lit, (b-) des idées considérées comme nouvelles car on n'a pas connaissance d'une expression de celles-ci, (c-) des mots utilisés d'une autre façon, avec une autre signification (ex : une signification « philosophique » qui ne saurait se confondre avec la signification du sens commun), etc..

68 Malherbe Jean-François. *Logique et langage ordinaire dans les «Philosophische Untersuchungen» de Wittgenstein*. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 79, n°42, 1981. pp. 191-211;

69 Bouveresse J.. *Langage ordinaire et philosophie*. In: Langages, 6^e année, n°21, 1971. Philosophie du langage. pp. 35-70;

70 A mettre en perspective avec « *la logique comme question en quête de la pleine essence du langage* » de Heidegger et avec Bourdieu (Ibid) : « *Pour le logocentrisme universitaire, dont le fétichisme verbal de la philosophie heideggerienne, la philosophie philo-logique par excellence, représente la limite, c'est la bonne forme qui fait le bon sens.* »

71 A défaut d'avoir une définition d'un langage parfait, nous posons qu'un langage « parfait » serait adéquat pour exprimer toute chose de manière compréhensible par tous.

72 « *La pureté cristalline de la logique ne s'était pas donnée à moi comme résultat d'une investigation, c'était une exigence* » (Wittgenstein *Investigations philosophiques*, 107-108).

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

L'évolution du langage ordinaire est poussée par le désir d'exprimer une infinité de logiques ordinaires à propos de toute chose.

Il y a en permanence un nombre indéterminé d'initiatives pour *perfectionner* ou pour changer un langage, et ce pour de multiples raisons, ex : (1-) exprimer « mieux » un édifice d'idées (dont la *logique* n'est *formelle* que pour ceux, associés ou non, qui le désirent et est toujours discutable pour d'autres), (2-) se distinguer en tant que porteur de cet édifice d'idées, (3-) respecter des critères « politiquement corrects »⁷³, (4-) espérer faire mieux comprendre ou accepter, (5-) à l'occasion d'une traduction, etc..

Ces initiatives sont le fait de personnes physiques ou morales très différentes, ex : (1-) des scientifiques voulant décrire et faire connaître de nouvelles choses, concepts, phénomènes, etc., (2-) des philosophes désireux et soucieux « d'exactitude », (3-) des commerciaux ou publicistes, (4-) de jeunes de banlieue, etc.

Ces initiatives sont de toute nature, ex : (1-) créer un nouveau mot, (2-) redéfinir la signification d'un mot, (3-) utiliser de nouvelles tournures de phrases ou réhabiliter des anciennes tournures, (4-) créer un nouveau jeu de langage, etc..

Ces initiatives peuvent être pérennes ou ne durer qu'un temps. Elles sont parfois actées par des institutions, ex. en France : académie française, dictionnaires Larousse⁷⁴ et Robert.

Ces initiatives sont plus ou moins fréquentes et pérennes, selon leur nature : (1-) il est assez rare d'institutionnaliser un nouveau mot⁷⁵, (2-) redéfinir un mot dans une discipline donnée (ex : en philosophie et sociologie) est plus fréquent, (3-) créer ou réhabiliter une tournure de phrase est assez fréquent⁷⁶, (4-) créer un nouveau jeu de langage est fréquent (discours « politiquement correct » ou farci « d'éléments de langage »).

De même que nous décrivons le jeu de langage, ou l'imaginons, de chacun des « *exemples et d'autres (s'il s'en trouve)* » donnés par Wittgenstein en mobilisant nos critères (A-), (B-) et (C-)⁷⁷ présentés dans les paragraphes *caractérisation du savoir, de la croyance, de l'intuition et de l'imagination* pour apprécier l'édifice d'idées en remontant à ses prémisses,

de même nous proposons, à partir de ces mêmes exemples et dans l'annexe *examen de jeux de langage ; multiples variantes*, d'imaginer les évolutions du langage, « ordinaire » ou non, qui pourraient être poussées par les prémisses et la construction de l'édifice d'idées.

En tâtonnant, cet exercice empirique nous conduit à distinguer trois catégories de prémisses permettant d'expliquer les évolutions du langage, « ordinaire » ou non :

(a-) prémisses poussées par le désir, ou non, de prise en compte des faits, des nécessités de la nature, et également d'être sous la conduite de la raison, de sa raison,

Remarque : les désirs cités rejoignent ceux de J. Bouveresse (« Le pied le plus sûr est toujours le plus bas placé, [c'est-à-dire] celui qui est le plus près du social », à savoir « garder les pieds sur terre ») et de Bourdieu (prendre en compte « les questions importantes de la vie de tous les jours ») mentionnés dans le chapitre précédent. Ces désirs correspondent à l'exigence d'une logique d'une

73 Ex : Débat sur la « réécriture » (ex ; [Roald Dahl, Ian Fleming et compagnie : la pasteurisation des livres](#)) et la traduction (ex : Tiphaine Samoyault *Traduction et violence*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2020)

74 Dans le petit Larousse 2023 (64.000 mots environ), 150 nouveaux mots retenus parmi un millier de « candidats ».

75 Certaines langues, comme le finnois ou l'allemand, permettent plus facilement que le français de créer un nouveau mot composé.

76 C'est une caractéristique de toute création littéraire.

77 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

« pureté cristalline ⁷⁸ » de Wittgenstein.

(b-) prémisses poussées par toutes sortes de désirs relatifs au sujet ou thème du « jeu de langage » et à celui qui parle ou agit, ex : désir de créativité, artistique, du travail bien fait, etc..

Remarques : les textes « d'intention de l'artiste » (peintre, metteur en scène, critiques d'art, etc..) de tout programme culturel (théâtre, danse, etc..) sont des jeux de langage fondés sur et mettant en exergue ces prémisses.

(c-) prémisses poussées par toutes sortes de désirs relatifs aux autres, dont des désirs ou affects procédant de « l'imitation des affects » et de « la puissance de la multitude », des désirs de s'associer, de se distinguer, de s'affirmer, et enfin des émotions épistémiques poussant à avoir des prémisses épistémiques.

Les prémisses des catégories (a-) et (c-) sont communes à tout sujet exprimé par un « jeux de langage ». Les prémisses de la catégories (b-) sont plutôt spécifiques du sujet.

Les prémisses (a-) sont poussées par des désirs, quant au langage, très proches des désirs exprimés par J. Bouveresse et P. Bourdieu (rappelés dans la *remarque* à propos des prémisses (a-)). Les prémisses (c-) peuvent pousser à adopter des « jeux de langage », « langage » et « langue » (mots) que déplorent Wittgenstein et ces deux auteurs à propos des philosophes usant d'un langage « peu ordinaire ». Enfin, les prémisses (b-), du fait de leurs grandes diversités, sont celles expliquant la grande diversité, plasticité, des « jeux de langage », « langage » et « langue ».

Ces trois catégories (a-) à (c-) définies pour appréhender les « jeux de langage », le « langage » et la « langue » sont bien entendu différentes des six catégories de prémisses de notre *thèse (5-)*, catégories définies pour appréhender les affects les plus intenses, les plus déterminantes de la vie des personnes physiques ou morales (perception des nécessité de la nature et de sa nature, appartenance, droits fondamentaux, sacré, énoncés moraux, estime sociale).

Néanmoins, ces catégories se recouvrent en partie : prémisses (a-) et perception des nécessité de la nature et de sa nature et désir ou non de raison, prémisses (c-) et appartenance, incluant aussi bien le désir d'appartenance que celui de distinction (sans préjuger de ce qui distingue).

Ce recouvrement nous donne une indication sur le poids des prémisses (a-) à (c-) au regard du « jeu de langage » mis en œuvre : ce sont les prémisses qui provoquent les affects les plus intenses (celles relatives aux nécessités de la nature et à l'appartenance). Les prémisses (a-) et (c-) sont celles à prendre d'abord en compte pour considérer les « jeux de langage ».

les prémisses (a-), si les désirs sont ceux de Bouveresse et Bourdieu, poussent à utiliser le « langage ordinaire » pour exprimer une connaissance, un savoir. La création de nouveaux mots ou nouveaux concepts est rare et a souvent pour objectif le « vrai extrinsèque », à savoir que l'idée soit conforme à son objet⁷⁹, nouvel objet en l'occurrence. L'analyse de ces prémisses est faite en mobilisant nos critères (A-) et (B-) ;

les prémisses (c-) peuvent pousser à utiliser le jargon ou les jeux de langage de son groupe ou corporation d'appartenance, ou à créer d'autres « jeux de langage » surtout pour se distinguer des autres. L'analyse de ces prémisses est faite en mobilisant nos critères (B-) et surtout (C-)⁸⁰ ;

les prémisses (b-) peuvent pousser à une grande richesse de « jeux de langage » afin d'exprimer

⁷⁸ « La pureté cristalline de la logique ne s'était pas donnée à moi comme résultat d'une investigation, c'était une exigence » (Wittgenstein *Investigations philosophiques*, 107-108).

⁷⁹ Voir notre article (D-f) *connaissance vérité certitude chez Spinoza selon Alquié et Gleizer*

⁸⁰ (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

une création, une imagination, une nouvelle croyance, une intuition. L'analyse de ces prémisses est faite en mobilisant nos critères (C-) et surtout (B-).

Thèses communes de nos différentes approches

Les prémisses, issues de l'article [\(B-2\) Prémisses fondamentales pour toute SHS](#), permettent de poser des thèses sur lesquelles repose l'ensemble des articles qui sont proposés, thèses qui valent pour chacun, aussi bien pour des individus ou des organisations objets d'une recherche que pour des chercheurs qui sont partie prenante de ces recherches. Ces thèses sont les suivantes :

(0-a) Les humains sont perçus sous 2 attributs : (a-) le corps, (b-) la pensée selon 2 modes (affects et entendement) et c'est tout⁸¹.

(0-b) Les institutions humaines se perçoivent par (1-) tous les humains concernés par celles-ci, (2-) la pensée (affects et entendement) dite dominante qui inspire leurs organisations⁸².

(1-) la plupart des individus et organisations font des efforts pour persévérer dans leur être (conatus), désirent éprouver des affects de joie, appréhendent d'éprouver des affects tristes et recherchent ou évitent les affections qui les provoquent ;

(2-) à propos de toute chose et compte tenu de l'énoncé précédent, (a-) beaucoup d'individus sont poussés par leur affects à s'associer et donc nécessairement à se comprendre (sans forcément s'accorder)), (b-) beaucoup d'individus et d'organisations désirent connaître, comprendre et se comprendre, prévoir, prédire, désirent alors être sous la conduite d'une raison, à savoir d'une connaissance du 2. genre, très mobilisée dans les sciences « dures », mais souvent aussi désirent s'appuyer sur ou se satisfont d'une connaissance du 1. genre, à savoir imagination et opinions⁸³ ;

(3-) beaucoup d'individus et d'organisations s'attachent à distinguer à propos de toute chose (a) ce qui est loi ou nécessité de la nature de cette chose et d'eux-même, et (b) ce qui est du fait d'institutions humaines à propos de cette chose. Ils acceptent de « faire avec » les affections procédant de (a), les affections procédant de (b) pouvant leur provoquer de multiples affects : adhésion, soumission, révolte, indignation selon leur ingenium⁸⁴ et les affections du moment ;

(4-) à propos de toute chose, chacun, dont le chercheur, désire construire SA raison⁸⁵ ou faire sienne une raison d'un autre, à savoir un édifice d'idées cohérentes, consistantes et pas trop incomplètes à propos de cette chose. Cela n'est possible que si, consciemment ou non, cet édifice d'idées est fondé sur des prémisses qui, in fine, (a-) dérivent de ce qu'il perçoit comme nécessités de la nature de cette chose et ses propres nécessités ou (b-) sont poussées par ses affects, dont ceux relatifs à l'imitation des affects et à la puissance de la multitude, ou (c-) prennent en compte les prémisses (a-) à (c-) des autres humains concernés par la chose⁸⁶ ;

(5-) les prémisses les plus déterminantes sont poussées par des désirs (a) de persévérer dans son être en étant « libre-nécessaire⁸⁷ » pour satisfaire aux nécessités de sa nature, (b) de tenir compte de

81 Spinoza, scolie E2-P21 : « *l'esprit et le corps, c'est un seul et même individu, que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue* »

82 Organisation écrite ou non : organigramme, routines, procédures, lois, etc... cf *duality of structure* de A. Giddens *The Constitution of Society* (1984) - (La Constitution de la société, publié en France par les Presses Universitaires de France)

83 Ces « connaissances » peuvent être fondées sur des préjugés, des prénotions (Durkheim), des doxa (Bourdieu), de « fictions » ou de « mythes » (Y.N. Harari), d'énoncés taxés de folie : comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade* », *ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme.* », à savoir toutes SES « raisons ».

84 « *L'ingenium pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement* » (p. 99) in Chantal Jaquet, *Les trans-classes ou la non reproduction*, PUF 2014 ; Spinoza parle de l'ingenium du peuple juif dans le TTP, ingenium dont un affect prépondérant est d'être rebelle.

85 Voir également L'idée de « subjectivités multiples et diverses » de Ernesto Laclau

86 Ces prémisses (c-) sont nécessaires pour toute recherche en SHS, mais aussi, par exemple, pour des choses du type stratégie de maintien de l'ordre ou stratégie politique et sociale.

87 Spinoza E1-D7 (« *cette chose sera dite libre, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à*

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

ce qui est perçu comme lois et nécessités de la nature⁸⁸, (c) d'appartenance, de droits fondamentaux⁸⁹, de « sacré »⁹⁰, d'énoncés moraux inspirant les associations (« chacun pour moi », « chacun pour soi », « cohésion-solidarité » ; « justice sociale »⁹¹, « mérite »), d'estime sociale,

(6-) les raisons pour toute chose étant possiblement multiples, car fondées sur des prémisses différentes voir incommensurables, (a-) le « vrai » ou le « faux »⁹², le « bon » ou le « mauvais »⁹³, le « juste » ou l' « injuste », la « raison » ou la « folie »⁹⁴... ne se conçoivent que fondés sur les prémisses d'une raison souhaitée⁹⁵, (b-) tout « accord » n'est pas forcément fondé sur la raison (délibération habermassienne)⁹⁶ mais peut être le résultat de toutes sortes d'affections, dont des rapports de force contraignants ou des manipulations et considérations affectives, en particulier lorsque la raison des uns se fondent sur des prémisses très déterminantes pour eux mais ignorées ou bafouées par la raison des autres, autre raison fondée également sur des prémisses très déterminantes mais antagonistes ;

(7-) les sciences et institutions humaines inspirées par des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent, à savoir assez cohérents, consistants et complets, reposent donc sur des prémisses, énoncés déclaratifs et performatifs⁹⁷, qui sont dominantes. Ceux concernés par ces sciences et institutions peuvent avoir d'autres raisons fondées sur d'autres prémisses et une raison majoritaire à propos d'une chose, d'une institution, n'est pas forcément la dominante.

agir. d'autre part, cette chose sera dite nécessaire, ou plutôt contrainte, qui est déterminée par une autre à exister et à produire un effet selon une raison certaine et déterminée »). et lettre 58 à Schuller (« J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. »)

88 Ex : pouvoir jouir de biens et de services est perçu comme une nécessité de sa nature ; produire et mettre à disposition des bien et des services est également perçu comme une nécessité de la nature, nécessité à assumer par la société.

89 Ex : les quatre droits fondamentaux de l'article 2 de la DdHC de 1789 : « *Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression.* ». Un préalable est l'article 1 : *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. ...*

90 C'est la puissance des diverses multitudes qui dicte les signes d'appartenance et d'identité et ce qui est sacré. Ils sont donc changeants et peuvent être grandement influencés ou même dictés par ceux qui captent cette puissance de la multitude (médias, leaders, etc.). Les signes d'appartenance et d'identité peuvent être perçus différemment par les uns et les autres, ex : le voile est perçu comme un signe d'appartenance à la communauté des croyants par les musulmans mais peut être perçu comme un signe de soumission de la femme à l'homme par celles et ceux n'appartenant pas à cette communauté.

91 Que ce soit la justice de Leibniz (*Méditation sur la notion commune de justice, 1702*): « [...] la justice est une volonté constante de faire en sorte que personne n'ait raison de se plaindre de nous. », celle de J.S. Mill (thèse utilitariste : est juste ce qui est bénéfique au plus grand nombre) ou celle de J. Rawls (est juste ce qui privilégie le plus le plus défavorisé)

92 « *Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà* » (Pascal, Les Pensées)

93 Scolie de E3-P39 : « *Par bien, j'entends ici tout genre de joie, et, de plus, tout ce qui conduit à celle-ci, et principalement ce qui satisfait un désir, quel qu'il soit ; par mal, d'autre part, tout genre de tristesse, et principalement ce qui frustré un désir. Nous avons, en effet, montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9) que nous ne désirons nulle chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne, mais, au contraire, que nous appelons bon ce que nous désirons ; et conséquemment ce que nous avons en aversion, nous l'appelons mauvais. C'est pourquoi chacun, d'après son propre sentiment, juge ou estime ce qui est bon, ce qui est mauvais, ce qui est meilleur, ce qui est pire, et enfin ce qui est le meilleur ou ce qui est le pire* ». Parmi les prémisses de toute raison, il y a celles poussées par les désirs et c'est sous la conduite de sa raison que chacun juge et essaye d'obtenir ce qu'il désire.

94 Comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade »* », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons », sa vision du monde.

95 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons* » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « *tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition* ». Avec notre thèse, ces « standards » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « *traditions* ».

96 Si tout accord sur tout sujet était construit ainsi, ce serait l'anarchisme « positif » idéal selon C. Malabou dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (PUF, 05/01/2022) : Aucun commandement, que du consensus horizontal.

97 Voir dans article (A-1-) les énoncés déclaratifs et les énoncés performatifs (selon John L. Austin dans *Quand dire c'est faire*), les énoncés déclaratifs procédant de ce qui est perçu comme nécessité de la nature, les énoncés performatifs étant ceux poussés par les affects, les désirs, les volitions.

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

(7-1) Dans les sciences dures, lesquelles reposent sur des édifices d'idées qui se tiennent dont la plupart des prémisses procèdent de ce qui est perçu par beaucoup comme lois ou nécessité de la nature de la chose étudiée (ex : existence ou non de la chose, du phénomène), les consensus et « accords » dits « objectifs »⁹⁸ ou « réalistes » sont assez courants.

(7-2) Dans les sciences humaines et à propos d'une chose, les prémisses posées (ex : concepts, auteurs de référence) peuvent être assez différentes pour que des écoles, des chapelles, des courants plus ou moins antagonistes coexistent plus ou moins pacifiquement.

(7-3) A propos de toute chose de la vie sociale (ex : production de biens et de services, gouvernement, communauté d'origine, quartier), les prémisses fondant les organisations et celles fondant l'entendement et les conduites des personnes concernées (ex : employés, clients, citoyens, membre d'une communauté, voisins) peuvent conduire à des accords par consensus ou par recoupement aussi bien qu'à des conflits⁹⁹ en particulier quand les nécessités de la nature des uns sont ignorés ou compromis par les prémisses des autres ou des organisations et ce qu'elles dictent (ex : lois, traditions, etc...).

(7-4) Un État (et plus généralement toute organisation, institution, entreprise, ...), dont les prémisses sont par définition celles qui dominent au sein de celui-ci, soucieux avant tout de persévérer dans son être, est souvent poussé à tenir compte de la loi naturelle selon Spinoza¹⁰⁰, à savoir « *autant il a de puissance, autant il a de droit* ». Autant à l'intérieur qu'à l'extérieur il se fondera sur cette prémisse pour obtenir un « accord ».

(7-5) Pour aboutir ou non à un « accord », les affects du moment peuvent largement prendre le pas sur les affects sédimentés et sur les prémisses, dont les convictions, en particulier lorsqu'il y a « imitation des affects » (avec ses proches, son conjoint) ou « puissance de la multitude » (vote à main levée, imperium d'une autorité ayant capté cette puissance de la multitude). Cela est à prendre en compte pour les sciences dures et les sciences humaines, mais surtout pour les raisons de tout un chacun à propos de toute chose du quotidien étudiée par le chercheur.

98 Une idée, un fait, une décision, une action seront dites « objectives » lorsque tous leurs prémisses procèdent de ce qui est perçu par presque tous comme des lois ou nécessités de la nature de la chose étudiée.

99 Voir Habermas, Rawls, Mouffe, Marx, etc..

100 Spinoza, T.P. 2-4 et T.P. 3-1 : « *le droit de l'État ou des pouvoirs souverains n'est autre chose que le droit naturel lui-même.. en d'autres termes, le droit du souverain, comme celui de l'individu dans l'état de nature, se mesure sur sa puissance.* »

Annexe : raison « ordinaire » ou « vague » ou « de vivre »

Russell, Frege, le « premier » Wittgenstein portaient la chimère d'une logique « cristalline », et Hilbert celui d'une mathématique parfaite selon les critères de Frege (cohérence, complétude, décidabilité), mathématique de son programme de recherche en méta-mathématique, connu sous le nom de « programme de Hilbert », programme voué à l'échec en 1931 du fait des deux théorèmes d'incomplétude de Gödel.

Cette logique « cristalline » est donc impossible à atteindre, même en mathématique. Elle l'est encore moins dans toutes les autres sciences et moins encore dans la ou les raisons « ordinaires » de tous les jours, que ce soient celles des personnes ou celles des organisations de toute nature.

Le constat de cette impossibilité a conduit Wittgenstein à développer d'autres concepts, ceux du « langage ordinaire » et des « jeux de langage », concepts que nous analysons dans cet article au regard de nos [thèses](#).

Mais d'autres concepts, prenant également acte d'une logique humaine nécessairement imparfaite, ont été définis par Ch. S. Peirce, les concepts de « *Logique du vague* » et de « *relation triadique* ».

Nous montrons rapidement dans cette annexe que nos [thèses](#) permettent de prendre également en compte ces concepts de (1-) « *Logique du vague* »¹⁰¹ et de (2-) « *relation triadique* »¹⁰² ou « *pensée triadique peircienne* »¹⁰³.

(1-) Selon Russell et d'autres, la « *logique du vague* » prend en compte des termes quantitatifs comme « certains ou « some » », « quelques ou any »¹⁰⁴, auxquels nous pouvons ajouter les termes « un peu », « un tas »¹⁰⁵, etc.. En complément des termes logiques « vrai » et « faux », cette logique doit aussi prendre en compte des termes comme « indécidable », « inconnu », « plutôt P¹⁰⁶ ». C'est le cas des logiques de la plupart des édifices d'idées à propos d'une chose, que ce soient ceux construits par des « scientifiques », ou ceux construits par chacun, personne « ordinaire ».

L'analyse d'un édifice d'idées, à propos d'une chose, d'un objet¹⁰⁷, à partir de nos critères (A-) et (B-)^{108 109} permettent déjà de mieux cerner cette « *logique du vague* » en qualifiant cet édifice en *savoir, croyance, intuition, imagination*, tout en n'étant que *vaguement* sûr de la pertinence de ces qualifications et de la rigueur de construction des édifices d'idées qualifiés ainsi : les édifices d'idées se tiennent plus ou moins, tant au regard de leur cohérence que de leur complétude.

(2-) Selon Peirce, une « *relation triadique* » existe forcément « *entre un signe, son objet et la pensée interprétante* » (selon Peirce) ou « *l'interprétant* » (selon Ch. Chauviré et Peirce) :

« *Les signes ne signifient que du fait d'avoir pour armature une relation triadique entre le signe, l'objet et l'interprétant ; dans la sémiotique de Peirce, le fonctionnement du signe est inintelligible*

101 Titre du chapitre *Logique du vague Naissance d'un oxymore*, dans *Peirce et la signification* (1995), de Ch. Chauviré

102 En mobilisant Ch. Chauviré *Rorty lecteur de Peirce et Wittgenstein* et Ch. S. Peirce, *Collected papers*

103 Joëlle Réthoré, « *La pensée triadique du phénomène de communication according to Peirce* » Semen [En ligne], 23 | 2007, mis en ligne le 22 août 2007 URL : <http://journals.openedition.org/semem/5191>

104 Selon Ch. Chauviré, dans *Peirce et la signification* (1995), pages 9 à 24 « *Russell présente les quantificateurs naturels Some et Any comme dénotant des objets respectivement vagues et arbitraires.* »

105 Le paradoxe du tas est l'exemple paradigmatique d'un [paradoxe sorite](#).

106 P nommant toutes sortes de qualificatifs comme « vrai », « rapide », etc.....

107 « *Par objet, j'entends tout ce que nous pouvons penser, c'est-à-dire, tout ce sur quoi nous pouvons parler.* », Ch. S. Peirce, *Collected papers*, 1931-1958, Volume Ms, paragraphes 966, page 68. Nous disons que « *penser* » ou « *parler* » d'un objet ne peut s'envisager que par le biais d'un édifice d'idées à propos de cet objet, édifice se tenant à peu près.

108 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

109 Voir le chapitre *Nécessité de la nature, savoir, croyance, intuition, imagination*

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

sauf à être compris en termes de structure triadique »¹¹⁰

« Dans sa forme authentique, la Tiercéité est la relation triadique existant entre un signe, son objet et la pensée interprétante, elle-même signe, considérée comme constituant le mode d'être d'un signe. (8.332)¹¹¹

Dans la citation suivante, Peirce explicite la première transmission de *signes* à propos d'un objet :

« Un signe, ou representamen, est quelque chose qui représente à quelqu'un quelque chose sous quelque rapport (respect) ou à quelque titre (capacity). Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire, crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent, peut-être plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier. Le signe représente quelque chose, son objet. Il représente cet objet, non sous tous les rapports, mais par référence à une sorte d'idée que j'ai appelée quelquefois le fondement (ground) du representamen. (2.228)¹¹² »

Notre concept d'édifice d'idées qui se tient (plus ou moins) à propos d'un objet semble tout à fait compatible et précise même cette « *relation triadique* » :

Nos critères (B-) permettent d'apprécier les prémisses posées à propos de l'objet, prémisses que nous assimilons aux « *signes* » posés ou « *créés* » en premier par le premier « *interprétant* ». Certaines de ces premières prémisses procèdent de la perception de l'objet, sont des idées qui le *représentent* et qui *fondent* l'édifice d'idées. Surtout, d'autres prémisses procèdent des affects de l'interprétant à propos de cet objet, « *pensée interprétante, elle-même signe* ».

Nos critères (C-) permettent d'apprécier la première transmission de *signes* à propos d'un objet, à savoir les prémisses qui ne sont pas explicitement relatives à l'objet ou au « *signe* » de celui-ci, mais uniquement aux personnes elles-mêmes, le locuteur et l'écouter. Parmi ces prémisses nous relevons les émotions épistémiques. Ces prémisses peuvent déterminer la manière de *s'adresser à quelqu'un* et la manière dont celui-ci conçoit des signes, parfois *équivalents* et parfois *plus développés*, et donc un édifice d'idées différent de celui du locuteur, à propos du supposé même (?) objet.

A propos du même objet et des *signes* qui y sont rapportés, Joëlle Réthoré insiste sur les transmissions successives évoquées par Peirce, car « *de même qu'il n'y a pas d'individu isolé, il n'y a pas de signe isolé* »¹¹³ :

« Qu'est-ce qu'une sémiose, généralement parlant ? C'est la transmission triadique d'une information – et donc d'un objet – par un signe dûment interprété (qui peut à son tour devenir un signe pour un autre interprétant, and to another (infinite) series). Cette interprétation est un travail de l'esprit, qui peut aussi bien être celui de la source du signe que de tout autre interprète. Cet esprit ne doit pas être entendu comme celui d'un individu absolument singulier, et pour ce motif est appelé Quasi-esprit par Peirce : le Quasi-esprit est l'espace mental partagé avec les autres hommes, socialisé, historicisé. Il est l'indice de cette connexion entre signes et entre hommes : rappelons que, de même qu'il n'y a pas d'individu isolé, il n'y a pas de signe isolé »

Nos critères (C-) à propos des prémisses relatifs à l'« *interprétants primaire* » et des interprétants suivants, locuteurs et écoutants, permettent de prendre en compte notamment les prémisses procédant des émotions épistémiques au gré des transmissions successives.

Dans la citation suivante, Ch. Chauviré distingue « *le mental* » selon Wittgenstein ou Peirce :

110 Ch. Chauviré *Rorty lecteur de Peirce et Wittgenstein (Sur un article de jeunesse de Rorty)* Dans *Revue française d'études américaines* 2010/2 (n° 124), pages 29 à 38, Éditions Belin

111 Ch. S. Peirce, *Collected papers*, 1931-1958, Volume 8, paragraphes 332, page 62.

112 Ch. S. Peirce, *Collected papers*, 1931-1958, Volume 2, paragraphes 228, page 65.

113 Joëlle Réthoré, « *La pensée triadique du phénomène de communication according to Peirce* », Semen [En ligne], 23 | 2007, mis en ligne le 22 août 2007

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

« Certes, chez Wittgenstein, tout le mental (intention, signification, vouloir dire) relève du conditionnement logique, et il en va de même chez Peirce, à cette différence près qu'il voit dans le mental l'opération de relations triadiques. Selon Peirce, tout ce qui est mental (intention, intentionnalité, signification) ou, ce qui revient au même, tout ce qui relève du signe (théorie de la pensée-signe) a pour infrastructure une relation triadique ; ainsi, la relation-signe implique que tout signe vise un objet en produisant par là même un autre signe de cet objet (un interprétant) et ainsi de suite à l'infini¹¹⁴.

« Le mental » selon Wittgenstein et Peirce relevant du conditionnement logique correspond, une fois les prémisses posées, à la construction, qui se tient plus ou moins, de l'édifice d'idées (critères (A-)). De plus, pour Peirce, « Le mental » comprend explicitement « intention, intentionnalité, signification ou, ce qui revient au même, tout ce qui relève du signe », à savoir, pour nous, les prémisses qui fondent cet édifice, certaines se rapportant à l'objet, sens ou signe associé à celui-ci, d'autres se rapportant à l'interprétant-locuteur et d'autres se rapportant à l'interprétant-écoutant « et ainsi de suite à l'infini » comme le souligne Ch. Chauviré dans la citation suivante :

« Le procès sémiotique, ou sémiose, consiste en ce qu'un signe renvoie à un objet tout en déterminant un autre signe (l'interprétant) à renvoyer à ce même objet ; à son tour, l'interprétant en détermine un autre qui renvoie au même objet, et ainsi de suite à l'infini. On voit que les significations – qui selon Peirce « résident dans le futur » – sont inépuisables : elles s'enrichissent d'interprétant en interprétant ».

Toute ces évolutions successives au gré des transmissions *ainsi de suite à l'infini* s'analysent en nous appuyant sur nos critères (C-) et sur nos développements quant aux émotions épistémiques¹¹⁵.

Notre lecture de la « relation triadique » aux moyens de nos critères (A-) à (C-)¹¹⁶ montre toutes les « raisons » possibles pour qu'à un objet soit associé, dans le temps et l'espace, de multiples signes, la multiplicité procédant autant des relations et des affects des interprétants avec l'objet lui-même, que des relations et des affects des interprétants entre eux, presque indépendamment de l'objet. Selon notre [thèse \(4-\)](#) chacun construit SA raison à propos d'un objet et au regard, ou même sous les regards, des autres.

Selon les objets, cette raison, pourtant bien « ordinaire », peut même être perçue comme une « raison de vivre », qui, lorsqu'elle est remise en cause, peut provoquer des affects intenses et bien des conflits, comme le pose notre [thèse \(6-\)](#).

114 Ch. Chauviré *Rorty lecteur de Peirce et Wittgenstein (Sur un article de jeunesse de Rorty)* Dans *Revue française d'études américaines* 2010/2 (n° 124), pages 29 à 38, Éditions Belin

115 Voir notre article [épistémologie ordinaire et émotions épistémiques au prisme de Spinoza](#)

116 (A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

Annexe : le capitalisme, une croyance fausse rationalisée

Nos articles [*Les trois jalons caractérisant le capitalisme, qui paye et qui s'approprie les moyens de production*](#) et d'autres de la rubrique [*Analyse du capitalisme actuel au prisme des moyens de production*](#) du carnet [*l'économie au prisme des moyens de production*](#) développent ce que nous résumons dans cette annexe.

La croyance en la prémisse *l'actionnaire dépense son argent pour acquérir tous les moyens de production nécessaires et les salariés n'apportent que leur force de travail* est fausse. L'actionnaire dépense très peu : c'est le collectif de salariés qui contribue le plus aux moyens de production¹¹⁷. Cette croyance est rendue vraie en appelant « capital » la contribution de l'actionnaire et en ignorant la contribution du collectif de salariés du fait que ce collectif n'est pas sujet de droit. La prémisse déterminante du capitalisme est que l'actionnaire a l'exclusivité d'appropriation de tous les moyens de production, quelle que soit sa contribution à ceux-ci. C'est sur cette prémisse qu'est construit rationnellement le capitalisme, prémisse mise en œuvre grâce à la « responsabilité limitée ».

La « responsabilité limitée » est en fait une responsabilité *partagée* entre les actionnaires et le collectif de salariés de l'entreprise, mais partage des risques sans partage de la propriété. En effet, les risques et la responsabilité sont inhérent au projet de production¹¹⁸ : les risques sont limités pour les uns SI d'autres en prennent aussi. C'est le cas lorsque plusieurs actionnaires s'associent, avec alors un partage de propriété. C'est donc également le cas entre les actionnaires et le collectif de salariés, mais les actionnaires restent seuls propriétaires : le collectif de salariés, parce qu'inexistant en droit, n'est propriétaire de rien.

Cette « responsabilité limitée » permet deux procédés financiers emblématiques (investissement à « effet de levier » et « rachat » d'actions). Aux deux questions [*qui paye et qui s'approprie les moyens de production*](#), ces deux procédés donnent des réponses démontrant la fausseté de la croyance sur l'actionnaire (apportant les moyens de production) et les salariés (n'apportant que leur force de travail).

Investissement à « effet de levier »

L'actionnaire mise 10 et l'entreprise, son collectif de salariés, sur ordre de l'actionnaire, emprunte et rembourse 50 pour investir. Les 60 d'actifs acquis ou construits n'appartiennent qu'à l'actionnaire qui a mis 10. Par contre, si six actionnaires misent chacun 10, la propriété des 60 d'actifs est partagée entre chaque actionnaire de la société constituée : celui qui a mis 10 possède 10.

« Rachat » d'actions

Sur ordre des actionnaires, l'entreprise, son collectif de salariés, rachète une fraction de leurs actions à chacun d'eux. Pourtant, elle ne devient pas propriétaire de la même fraction des moyens de production, les actionnaires restant les seuls propriétaires car les actions « rachetées » sont ensuite « annulées »¹¹⁹. Par contre, lorsqu'un actionnaire A rachète des parts à un actionnaire B, le A devient plus propriétaire, car il n'y a évidemment pas d'annulation d'actions, et le B moins.

Les deux exemples ci-dessus montrent surtout que (1-) lorsque c'est le collectif de salariés qui paye, il ne devient pas propriétaire et c'est l'actionnaire qui devient propriétaire de ce qui est acheté par celui-ci ou qui le reste, (2-) lorsque c'est l'actionnaire qui paye, il devient propriétaire.

117 Les émissions d'actions sont très modestes au regard de ce qui est investi par l'entreprise, par son collectif de salariés : En 2016 investissement par émission d'actions : 22 M€ ; par emprunt de la part des entreprises : 297 M€ (source : LaTribune et Insee). Le bilan financier annuel d'une société permet de comparer facilement la contribution effective des actionnaires (le capital social) et les actifs de l'entreprise, dont la plus grande partie sont des moyens de production ; ex : bilan 2021 de Carrefour : total actif (47668 M€), financé par les actionnaires à hauteur du capital social (1940 M€) et le reste, soit plus de 45000 M€, par le collectif de salariés. Ne sont pas pris en compte dans le bilan les moyens de production loués par le collectif de salariés (ex : locaux).

118 Exemples de risques : difficultés techniques ou opérationnelles, défaillances ou incompétences humaines, pas de clients pour le nouveau bien ou service proposé.

119 Le Monde du 31/01/22 : « En rachetant ses propres actions pour les annuler ensuite, l'entreprise faire grimper mécaniquement – puisque le dénominateur se réduit – le bénéfice par action ». Pour 2021, les entreprises su CAC 40 ont racheté pour 23,8 milliards € et ont versé 46,1 milliards de dividendes, soit un total de 69,9 milliards € versés aux actionnaires.

Annexe : examen de jeux de langage ; multiples variantes

Pour Wittgenstein, cité par J.F. Malherbe, « *Le mot « jeu de langage » doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie. Mettez-vous devant les yeux combien les jeux de langage sont multiformes à l'aide de ces exemples et d'autres (s'il s'en trouve) ».*

Pour chacun des exemples cités par Wittgenstein, nous proposons deux analyses :

1-) imaginer des prémisses possibles de ces actions au regards de nos critères (A-) à (C-)¹²⁰ et les « langages » adéquats à ces prémisses. Pour chaque exemple (chacun avec son « jeu de langage » selon Wittgenstein), les prémisses peuvent être très variées, et les langage utilisés et le jeux de langage mis en œuvre, sur un même exemple, peuvent donc également être très variés.

L'examen selon les critères (A-) permet d'apprécier la qualité des énoncés (lexique et grammaire), l'intelligibilité de l'idée, la cohérence des idées entre elles, etc... L'examen selon les critères (B-) permet d'élucider les prémisses du discours, beaucoup de celles-ci étant poussées par les affects, dont les prémisses élucidées en considérant justement l'usage des mots, les euphémismes, les tournures, éléments ou jeux de langage, prémisses poussées, par exemple, par des désirs de distinction, d'appartenance à une corporation, etc. L'examen selon les critères (C-) permet en particulier de déceler les variations entre le jeu de langage utilisé et le jeu de langage attendu sur un sujet donné, après prise en compte des critères (A-) et (B-). Cet examen doit prendre en compte le langage non verbal (ton, physionomie et gestes peuvent « dire » ou montrer des choses en cohérence ou non avec ce qui est dit, ex : ton glaçant et cassant et langage policé d'un jeu de langage convenu).

2-) l'usage et l'évolution d'un « jeu de langage » plus ou moins « ordinaire », spécialisé, modifié, au regard de prémisses retenues. Dans cette analyse, nos considérations sur les « jeux de langage » englobent celles à propos du « langage » et de la « langue ».

Bien entendu, nos analyses ne se fondent que sur des exemples pour chacun des exemples de Wittgenstein. Elles montrent déjà la très grande variété possible des « jeux de langage » pour chacun de ses exemples. Cette grande variété rend vain l'objectif de cerner correctement le concept de « jeu de langage ». L'analyse des variations de la raison, de la logique, autours de la « raison ou logique ordinaire » au regard de nos critères (A-) à (C-) nous semble plus opérationnelle pour satisfaire aux objectifs de Bouveresse (être « plus près du social ») ou de Bourdieu (être plus proche « de la vie de tous les jours »).

Pour chacun des exemples de Wittgenstein, nous proposons des *prémisses* dans les trois catégories¹²¹ permettant d'expliquer les évolutions du langage, « ordinaire » ou non :

(a-) prémisses poussées par le désir, ou non, de prise en compte des faits, des nécessités de la nature, et également d'être sous la conduite de la raison, de sa raison. Ces désirs correspondent à l'exigence d'une logique d'une « pureté cristalline »¹²² de Wittgenstein. »; analyse selon les critères (A-) et (B-),

(b-) prémisses poussées par toutes sortes de désirs relatifs au sujet ou thème du « jeu de langage » et à celui qui parle ou agit, ex : désir de créativité, artistique, du travail bien fait, etc.. ;

120(A-) : cohérence et complétude de l'édifice d'idées constituant la connaissance à propos d'une chose ; (B-) prémisses acceptables de cet édifice ; (C-) : prémisses épistémiques poussées par les affects mutuels entre la personne qui parle et celle qui écoute.

121 Catégories définies dans notre chapitre *La Raison, ou logique ordinaire, détermine la langue ordinaire*

122 « La pureté cristalline de la logique ne s'était pas donnée à moi comme résultat d'une investigation, c'était une exigence » (Wittgenstein *Investigations philosophiques*, 107-108).

analyse selon nos critères (C-) et surtout (B-).

(c-) prémisses poussées par toutes sortes de désirs relatifs aux autres, dont des désirs ou affects procédant de « l'imitation des affects » et de « la puissance de la multitude », des désirs de s'associer, de se distinguer, de s'affirmer, et enfin des émotions épistémiques poussant à avoir des prémisses épistémiques ; analyse selon les critères (B-) et surtout (C-).

« **Commander**,..(analyse du côté du donneur d'ordre)

1-) (a-) *réparation urgente d'un équipement de secours avec application de la procédure, un nième reporting financier avec de nouvelles exigences ; (b-) perception, compétences, adhésion, etc..des collaborateurs ; (c-) prouver son leadership à son supérieur ou sa compétence ou compagnonnage de ses collaborateurs.*

2-) Le « jeux de langage » adéquat (mais pas forcément adopté par le donneur d'ordre) peut être différent selon l'analyse faite. Ainsi, le ton est posé et le langage « ordinaire » ou un peu « expert » dans le cas « *réparation urgente* » et « *compagnonnage de ses collaborateurs* ». Par contre, le ton peut être plus incisif, avec un langage ampoulé et une explication sommaire dans le cas « *reporting financier* » ou autoritaire dans le cas *prouver son leadership à son supérieur*.

... **et agir d'après des commandements.** » (analyse du côté de l'exécutant)

1-) (a-) *une réparation urgente mais dangereuse, un nième reporting inutile ; (b-) compétences (de soi-même, de ses pairs et de son supérieur), utilité, risques, etc. ; (c-) désir de coopération ou de confrontation, ou soumission ou révolte.*

2-) Le « jeux de langage » adéquat (mais pas forcément adopté par l'exécutant) peut être différent selon l'analyse faite. Ce peut être le silence (en cas de *soumission ou, dans le cas « nième reporting »*) ou une révolte silencieuse en « salopant » le travail, une argumentation constructive en cas de *désir de coopération*, un discours convenu considéré comme attendu par le donneur d'ordre (en reprenant ses éléments de langage) en cas de *soumission*, un discours véhément pour manifester sa colère ou sa *révolte*, etc....

« **La description d'un objet d'après son aspect, ou d'après ses mesures** »

1-) (a-) *Description au plus prêt de la « réalité » perçue, ou description afin de souligner un « message symbolique ou eschatologique » ; (b-) désir d'une suite (travailler sur cet objet, lui donner une importance pour la suite, aucune suite envisagée) ; (c-) Description faite à sa mère ou son père ou à un copain ou un collègue, ou au professeur ou au chef ou à un fidèle.*

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec l'objet qui doit être décrit, mais surtout (b-) avec le désir de la suite à donner, en tenant compte (c-) de l'auditeur. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisses de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage empruntant des termes géométriques ou d'une éloquence particulière pour convaincre d'une symbolique des formes et des proportions.

« **La reconstitution d'un objet d'après une description (dessin)** »

1-) (a-) *désir d'un objet réellement réalisable et bien fait, reconstitution « conforme » au dessin ou reconstituer en mettant en exergue certaines caractéristiques ou créer « librement » sur la base du dessin ; (b-) désir d'une suite (être embauché, être reconnue, aucune suite envisagée) ; (c-) reconstitution faite à un collègue, ou au professeur ou lors d'un concours artistique.*

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec l'objet qui doit être décrit, mais surtout (b-) avec le désir de la suite à donner, en tenant compte (c-) du spectateur qui peut être

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

juge. Ce jeu de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage très technique ou d'une éloquence particulière pour convaincre de sa créativité artistique (« intention d'artiste »).

« Le récit d'un événement » (regard vers le passé)

1-) (a-) désir d'être factuel, ou de ne pas alarmer, ou de positiver ; (b-) en tant que témoin en cour d'assise ou journaliste voulant faire un scoop, ou personne impliquée dans l'événement mais minimisant son rôle ou voulant se mettre en avant ; (c-) devant un juge, un OpJ, pour des lecteurs, à ses copains.

2-) Le « jeu de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec l'événement que l'on souhaite raconter d'une certaine façon, mais surtout (b-) avec le rôle que l'on veut y jouer, en tenant compte (c-) de l'auditeur. Ce jeu de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage pour montrer « je n'y suis pour rien et puis d'abord, je n'ai pas vu grand chose ».

« Faire des conjectures au sujet de l'événement. » (regard vers le futur)

1-) (a-) désir d'être déductif et exhaustif ou de ne pas alarmer ; (b-) désir d'être reconnu comme expert ou d'être un éditorialiste de plateau de télévision, ou d'être une personne impliquée dans l'événement et voulant se mettre en avant ; (c-) au regard de l'audimat ou face à des « décideurs » susceptibles de fonder leurs décisions sur ces conjectures.

2-) Le « jeu de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec l'avenir que l'on souhaite raconter d'une certaine façon, mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut jouer, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeu de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage différent pour montrer « je maîtrise la situation » ou « à vous de prendre vos responsabilités ».

« Former une hypothèse et la mettre à l'épreuve. » (en discours)

1-) (a-) désir d'être « réaliste » ou optimiste ; (b-) désir d'être reconnu comme expert ou d'être une personne impliquée dans la mise à l'épreuve ; (c-) face à des gens à impliquer ou face à des « décideurs » susceptibles de fonder leurs décisions sur l'hypothèse prise et ses conséquences supposées.

2-) Le « jeu de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec la solidité du scénario construit, mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut jouer, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeu de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage différent pour montrer « je suis crédible » ou « je prend les choses en main ».

« Représenter les résultats d'une expérimentation par des tables et des diagrammes. »

1-) (a-) désir d'être factuel, désir d'utiliser une table ou un diagramme plutôt qu'un autre ; (b-) désir d'être pédagogue ou de magnifier des résultats décevants ; (c-) face à des gens à impliquer ou face à des « décideurs » susceptibles d'être sensibles à certains résultats et pas à d'autres.

2-) Le « jeu de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec les résultats et les tables et diagrammes choisis pour les représenter, mais aussi (b-) avec ce que l'on veut mettre en avant, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeu de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage pour montrer « ce résultat est le plus déterminant » mais « sa représentation est problématique ».

« Inventer une histoire; et lire. »

1-) (a-) désir d'un conte, d'une énigme policière, de fantasy, sous forme d'un feuilleton ou d'un

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

poème, désir d'être suivi facilement ou de dérouter, etc.. ; (b-) être ou non dans l'histoire, ; (c-) devant des enfants ou d'un cercle de confrères ou d'un éditeur.

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec l'histoire racontée (y compris le ton), mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut y jouer, en tenant compte (c-) de l'auditeur (ex : plus participatif avec les enfants). Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage pour insister sur la perspicacité du détective qui raconte.

« Jouer du théâtre. »

1-) (a-) *désir ou non d'être fidèle au texte, au didascalies, au metteur en scène ; (b-) en tant que rôle titre ou second rôle ; (c-) devant un large public, ou dans un festival primé, ou en répétition générale devant le metteur en scène et l'auteur.*

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec le texte et les didascalies, mais également (b-) avec la prise en compte et le respect des autres acteurs, en tenant compte (c-) du public (ex : le prendre à témoin). Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage pour continuer dans la troupe.

« Chanter des rondes. »

1-) (a-) *désir ou non d'être fidèle au texte et à la mélodie ; (b-) mode récital ou mode « faire chanter et danser les enfants ; (c-) en crèche ou dans une classe de grande section de maternelle, avec ou sans présence des parents.*

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec la ronde, surtout si elle est déjà connue, mais également (b-) avec ou non le désir de faire participer, en tenant compte (c-) de l'âge de l'auditoire, de la présence des parents. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : objectif principal de faire chanter et taper des mains.

« Deviner des énigmes. »

1-) (a-) *désir d'être « réaliste » ou optimiste ; (b-) désir d'être reconnu comme expert ou d'être une personne impliquée dans la mise à l'épreuve ; (c-) face à des gens à impliquer ou face à des « décideurs » susceptibles de fonder leurs décisions sur l'hypothèse prise et ses conséquences supposées.*

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec la solidité du scénario construit, mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut jouer, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage différent pour montrer « je suis crédible » ou « je prend les choses en main ».

« Faire un mot d'esprit; (le) raconter. »

1-) (a-) *Mot d'esprit venant à l'esprit ou désir à tout prix de dire et raconter-expliquer un mot d'esprit ; (b-) Pour détendre ou amuser ou pour se mettre en avant ; (c-) repas de famille ou repas d'affaire.*

2-) Le « jeux de langage »¹²³ doit être adéquat non seulement (a-) avec le mot d'esprit et la « logique » de son explication, mais aussi (b-) avec l'image que l'on veut donner, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisse de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage pour insister sur la profondeur du mot d'esprit ou pour se placer.

123 Le mot d'esprit est en soi un « jeu de langage ».

Article (D-g) philosophie de la raison ou logique ordinaire exprimée en langage ordinaire

« Résoudre un problème d'arithmétique pratique. »

1-) (a-) désir d'être rigoureux et précis ou désir de trouver un algorithme rapide d'exécution mais approximatif ; (b-) désir d'être reconnu comme expert ou de faire autre chose ; (c-) face à des élèves exigeants ou intéressés.

2-) Le « jeux de langage » doit être adéquat non seulement (a-) avec une démonstration convaincante et compréhensible, mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut jouer, en tenant compte (c-) de l'auditoire. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisses de (a-) à (c-), ex : un jeu de langage différent selon le niveau d'exigence des élèves.

« Traduire d'une langue dans une autre. »

1-) (a-) désir d'être fidèle à la vision du monde de l'auteur ou d'adapter à la vision du monde du pays du lecteur ou crainte du « lost in translation » ; (b-) désir d'être reconnu et/ou désir de faire découvrir une œuvre méconnue ; (c-) pour une grande ou confidentielle maison d'édition.

2-) Le « jeux du langage » de la traduction doit être adéquat non seulement (a-) avec le désir de fidélité, mais aussi (b-) avec le rôle que l'on veut jouer, en tenant compte (c-) du donneur d'ordre. Ce jeux de langage peut être très différent selon la nature et le poids de chaque prémisses de (a-) à (c-), ex : une traduction différente selon la fidélité aux débats de l'époque ou celle aux débats actuels.

« Demander, remercier, jurer, saluer, prier. »

1-) (a-) aide ou copinage ou secours ou etc... ; (b-) nécessité « vitale » ou se faciliter la vie à bon compte ; (c-) obtenir la confiance de son interlocuteur ou affirmer son ascendance sur lui.

2-) Le « jeux de langage » adéquat (mais pas forcément adopté par le locuteur) peut être différent selon l'analyse faite. Ainsi, le ton peut être pressant ou flagorneur et le langage « ordinaire » ou un peu ampoulé dans le cas d'une demande ou d'une prière.

....

« D'autres manières d'user du langage, d'autres jeux de langage sont légitimes : [...], prononcer un jugement, etc »¹²⁴. ».

124 Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, p23